

Stéphane Montavon

Sublime & sournoise

essai sur la Sorne et l'esthétique
des gorges jurassiennes

suivi de

Rodolphe Hentzy

*Promenade pittoresque aux bords de
la Sorne*

1808

> images : [lien web](#)

Sublime & surnoise

1. Gorges
2. Ruines
3. Affluences
4. Fin du fer
5. Delta
6. Triple cascade
7. Sublime
8. Océan
9. Plissements
10. Nouvelle vague
11. Robinsonnade
12. Phonokainôsis

Promenade pittoresque aux bords de la Sorne

1. Se sortir d'une escarmouche
2. Rejoindre la source
3. Descendre vers le défilé
4. Passer les ténèbres
5. Peindre la cascade
6. Se réveiller face à un coupeur de têtes
7. Mirer la grotte aux merveilles
8. Pénétrer l'enfer des forges
9. Échapper par l'archipel du Freyberg
10. Désenchantement post-révolutionnaire

tirée de

Rodolphe Hentzy

Promenade pittoresque dans l'évêché de Bâle aux bords de la Birse, de la Sorne et de la Suze

À La Haye: chez G. Bakhuysen - 1808

[Lettre treizième](#)

extraits choisis et édités par Stéphane Montavon

*Abyssalement son suint de mousses, lierres
et saules, ses cascades, resaillies et
résurgences, ses bouillons et trilles
glaireuses de pourri en mi le kalk délité,
avalent le voyageur qui se sera frayé une
sente par ses plis et si vautré à l'orgie
décompositionnelle, au cloaque de la
génération, le mors à l'humus,
inépuisablement irriguée irrigante la Sorne
l'ayant mille-pertuisé finit par l'absorber,
c'est qu'elle est sournoise et ne s'écoule
qu'à sorner et amuïr qui suit son sublime
cours*

Au ralenti défilent des palimpsestes qui en dialecte qui en anglais sprayés sur les puissants murs flanquant les voies, et cinglent l'oeil tandis que dans le ciel uniment gris, qu'à peine animent des nuées de pigeons, le dôme de fer puddlé et la tour qui le surplombe de la banque des banques s'éloignent, on est parti, voici déjà les faubourgs ! et dès qu'on a laissé derrière soi le stade bibendum avec sa bergère l'aiguille de verre qui doit abriter l'administration, les salles de massage et de musculation du club de foot de la ville, le rythme se prend de ce tube moelleux où l'on s'est lové au départ de Bâle et qui à près de 80 km/h va remonter en glissant à travers tunnels et ponts la tortueuse et accidentée vallée de la Birse jusqu'à Moutier, avant que dix minutes de plongée à travers le mont Jura ne lui fassent atteindre le plateau suisse et qu'il se laisse couler vers Bienne, son lac, son île, le riant asile à Jean-Jacques, or si le trajet ferroviaire de Bâle à Bienne s'effectue aujourd'hui sans y penser, en une heure plus de vingt fois par jour, ceci alors qu'aucun sentier continu ne le permet plus, Hentzy, à l'aube du XIXe siècle, après la

« course » de Bâle à Bienne assez lourdement encyclopédique du pasteur Bridel, consacre un ouvrage à la « promenade » qui relie les deux villes suivant les cours de la Birse et de la Suze, un itinéraire qu'il supplémentera d'un détour par les gorges de la Sorne dites du Pichoux, et dans sa préface qu'on relit sur le quai du terminus il nous exhorte, ce qui n'était et n'est encore rien moins qu'évident, à le faire ce chemin – à pied.

Revenant d'avoir observé la Révolution pour le compte du dernier Prince d'Orange, Rudolf Henzi s'engage dans les gorges de l'évêché de Bâle en voyageur philosophe qui recherche la « grande nature » et l'expérience du sublime qu'elle procure à l'esthète qui se fait ici et descripteur et éditeur pour, accompagné d'un peintre paysagiste, tenter de s'en emprendre *avant de la fixer in situ*, or si Henzi certes n'est pas le premier regard ni la première plume à découvrir ces lieux, Goethe entre autres ayant pu vingt ans plus tôt déjà affiner sa conception du sublime à l'épreuve de ces gorges parcourues en compagnie du Duc de Weimar, et si le pasteur Bridel peu de temps avant Henzi avait conçu l'idée que la *course* de Bâle à Bienne constitue en soi un itinéraire « helvétique » réclamant par les tableaux, les images poétiques et les réflexions qu'il inspire à chaque pas au peintre, au poète ou au philosophe, sa *topographie* de poche (19cm), accompagnée d'une carte et d'une unique gravure, Henzi quant à lui livrera en

1798 un ouvrage de même format, scandé toutefois de 44 aquatintes, aquarellées à la main pour une partie des exemplaires, sous l'espèce d'une *Promenade pittoresque dans l'évêché de Bâle aux bords de la Birse, de la Sorne et de la Suze*, récit de voyage qui se met, selon son auteur, au service des images, l'Histoire devenant au passage légende de la liberté en marche, une promenade scandée donc de *gravures en manière de lavis*, des « paysages et sites romantiques copiés d'après nature », immédiatement imité en cela par Bridel et Birmann en 1802 dans leur *Voyage pittoresque de Basle à Bienne par les vallons de Mottiers-Grandval*, cartable précieux composé de 36 tableaux au bistre du maître bâlois, avec leurs brèves légendes de la main du pasteur, folkloriste et polygraphe vaudois, de grand format cependant (33x48cm), ce voyage-là ne prendra jamais la route et par ailleurs fait l'impasse sur le Pichoux, fanatique qu'il est du sublime, Henzi, jusqu'à la signer sa promenade de Rodolphe *Hentzy*, lui le fils du conjurateur bernois Samuel, littérateur et poète francophone au style grotesque et satirique, décapité en 1749, l'aura dûment vengé par sa plume fleurie, ironique, bardée de pointes, toute à son adhésion aux lumières philosophiques, aux lettres classiques et aux littératures européennes, fuyant des événements politiques qui l'ont énergisé et continuent à bouleverser le monde sous ses pas, ce fils exilé qui retrouve dans sa minuscule patrie à la fois un havre d'Ancien régime, certes déjà vacillant et où, après le bannissement de sa

famille, il ne compte plus guère d'amis sinon son camarade d'école Bourquin vivant maintenant à Sonceboz, mais surtout découvrir un paysage qu'il voit avec ses « défilés étroits et chemins taillés dans les rocs » comme le « vestibule imposant d'un édifice majestueux », une fort digne introduction, à la fois différente, cohérente et suffisante, à ce qu'offrent les Alpes en fait d'abîmes et de moeurs antiques et industrielles à qui voudrait faire son *Tour en Suisse*, itinéraire dont Hentzy tirera pour ses lecteurs un récit au pied léger, nous épargnant les obligatoires excursus historiques, agrémenté en revanche de la chronique vibrante *des actualités* qu'il traverse, itinéraire qu'il répétera en 1792 et 1796, après que la République rauracienne eut été déclarée dans le nord de l'Evêché puis rapidement engloutie comme Département du Mont-Terrible par sa grande soeur en 1793, découvrant alors un paysage bouleversé où les institutions et les perles architecturales de l'Ancien régime ont été démantelées, vendues, dévalorisées, ainsi lors de son premier passage Hentzy avait-il pu admirer Arlesheim et sa *Solitude*, jardin anglais que visitait tout Européen faisant halte à Bâle et qu'avaient aménagé en 1785 Balbine d'Andlau, l'épouse du bailli du Birseck François Charles d'Andlau, et son cousin chanoine, Jean Henri Hermann de Gléresse, avec ses fabriques, sa tour de l'Amour en ruine, sa fausse cascade, son carrousel, ses grottes, celles de Diane, d'Apollon et de Proserpine où un dragon vous tombait dessus et où beaucoup plus

tard Rudolf Steiner par excès d'occultisme vit le refuge de Sainte Odilia, ses fontaines, ses chemins tortueux et son pont de bois suspendu, son ermitage à l' « ermite » duquel Bridel dédiait sa *Course*, son belvédère, sa terrasse occupée par les musiciens réunis pour égayer les convives d' « en bas » lors de concerts, bals ou banquets donnés dans la Cabane du berger érigée en 1787, tandis qu'après l'incendie provoqué cinq ans plus tard par des locaux sous influence et la destruction immédiatement après de ce qui restait de la Solitude d'Arlesheim par les Républicains français venus occuper l'Évêché, Hentzy découvre lors de son dernier passage en 1796 la ruine désenchantée de ce paysage (de ruines) dans le paysage.

L'abbaye de Bellelay, fondée au XIIe siècle, avait 653 ans lorsque Hentzy la parcourt sous la houlette d'un « aspirant-moine » qu'il rencontre dans l'auberge à l'ombre de son clocher, huit ans plus tard elle serait sécularisée et ses biens dispersés par les troupes françaises, outre qu'il souligne la bonne forme des bâtiments et de la communauté, Hentzy note que la Sorne prend sa source au milieu de son enclos, à cet égard son guide et ses légendes l'auront trompé, aucun voyageur d'ailleurs ni avant lui ni après lui n'auront dit autre chose, or à vrai dire sournoise la Sorne ne fait que reparaître derrière l'abbaye, elle qui naît plus haut que Bellelay aux Genevez, à plus de mille mètres d'altitude et serpente jusqu'à un étang appelé La Noz, la nuit d'où elle dévale souterrainement et passe l'abbaye jusqu'à rejaillir en contrebas de son jardin, c'est de la Noz aussi que la Sorne déflue et dégorge, à un jet de pierre, le ruisseau de la Rouge-Eau qui roulant dans la cuvette de Bellelay et se noyant pas loin au gouffre éponyme, ressurgit à cinq kilomètres, 385 mètres plus bas, au lieu-

dit les sources de Blanches-Fontaines, et refile fissa à la Sorne, rivière ainsi défluant et affluant en soi-même, toutefois après l'abbaye et son jardin suivant le synclinal du Petit Val le premier qui afflue c'est de droite le ruisseau de la Sagne-Jacques, sagne le marécage en gaulois ou en latin la sanie, et droite aussi juste après, une petite coulée d'une autre Sagne, vite ensuite de gauche viennent Le Beucle et La Draï, et déjà la Sorne porte bien sous Sornetan, le hameau qu'elle signe en passant, droite elle se grossit même du Tchaïbé et du Pichoux pour mieux plonger dans le défilé des gorges qui portent le nom de ce petit dernier incontinent qu'au 18^e siècle on prononçait Pitchoux, et ici fi ! vraiment la Sorne cascade ! dans la pénombre elle stunte à la dévalade parmi voûtes épaules tours calcaires leurs éboulis, tantôt tamponne la roche et trempe des crûsi-müsis de troncs, lamine, se jette, se tord, s'éclaffe, écume, toute vapeurs et chauds bouillonnante ! tantôt se fait suave, se graisse aux tourbes, bave aux mousses, elle a rugi voilà qu'elle miaule, n'est plus que tresses aux sources de Blanche-Fontaines où l'a dit elle recueille une revenante, sa traînée la Rouge-Eau, reçoit encore l'onction du jus blanc perlant des falaises à grosses laîches et gonflée de ses aventures la Sorne sort enfin du Pichoux, se couche un brin pour avaler de droite le Folpota et de gauche le Miéry, au synclinal d'Undervelier la Sorne est déjà trois rivières ! n'ayant plus beaucoup à sautiller qu'elle ne débouche dans la vallée de Delémont où tour à tour elle

s'enquille le Tabeillon par quoi s'échappent les Franches-Montagnes, le ruisseau de Boécourt et qui oublierait celui du Biernol ? et une Rouge-Eau encore ! puis les Grosses Aingles, le ruisseau des Esserts et les Petites Aingles, La Tuilerie, le Chételay, les Limaces, le Sacy, la Pran et le ruisseau de Rossemaison, le Bief de Châtillon, le Ticle et jusque de la Golatte goulue elle a tant bu la Sorne, désormais elle est bonne à être engoulée aux Rondez par la Birse qui l'emmène vers d'autres gorges, baigner bientôt des hospices rhénans.

Si les gorges du Pichoux ont été ouvertes comme tracé esthétique par Bridel dans sa *Course de Bâle à Bienne* puis répétées par Hentzy et fixées dans les gravures de sa *Promenade pittoresque au bord de la Birse, de la Sorne et de la Suze* à la fin du XVIIIe siècle, elles sont connues dès le début de l'époque moderne comme site de l'industrie du fer et le bourg qui niché là où les gorges débouchent et où le Folpotat atttrotté de Soulce et de la Louvière le Miéry rejoignent la Sorne aura prospéré tandis que le Pichoux lui-même disparaissait comme objet paysager, si bien qu'alors que le Romantisme européen déclinait et que le Tour en Suisse devenait tourisme alpin avant tout, on perça la route d'Undervelier jusqu'au cours supérieur de la Sorne et, quoique l'usine et ses forges se fussent arrêtées assez brutalement un petit peu plus tard au seuil du XXe siècle, aujourd'hui encore l'aura de fer de ces gorges offusque leur participation aussi infime soit-elle à l'histoire du sublime, et à flottamment écouter les souvenirs des anciens qui vous auront quitté au Mouton Noir, dernier bistrot d'Under, jurant leurs cents diables

que malgré le mauvais esprit civique des nouveaux arrivants, celui du village demeure mi-ouvrier mi-paysan, on entend plutôt la rumeur des forges sur la Sorne qu'on ne contemple la cascade à trois sauts qu'elle exécute en amont, toutefois il est vrai que le fer avait connu au Moyen Âge déjà un essor dans le Jura, dont le calcaire abrite du minerai sous la forme de dragées enrobées d'une gangue d'argile, cette industrie se déployant d'abord au fond et au flanc des vallées à proximité immédiate des minières dont on extrayait les pisolithes, « petits pois » qui devaient être lavés d'abord dans des bassins, bassins que plus tard des patouillets automatiques optimisèrent et pour l'aliment comme l'excrément desquels on détourna ruisseaux et rivières qui s'en virent invariablement obstrués et rubéfiés, avant que d'être grillés au feu, concassés puis réduits au charbon de bois dans des bas-fourneaux à soufflets, après quoi l'industrie s'étoila, les bas-fourneaux s'éloignèrent des minières, migrant sur les monts vers de plus vastes forêts à charbonner, puis le besoin de force supplémentaire les déplaça au bord des eaux vives déjà plantées de martinets et faverges, toutefois c'est l'avènement au XVI^e siècle de la fonte ou liquéfaction du minerai dans le haut-fourneau, réclamant davantage de bois de charbonnage, mais surtout de soufflerie et de martelage pour l'affinerie, qui rapprocha décisivement les fourneaux des maxima de force que développent les rivières en ces gorges de l'évêché de Bâle plus tard parcourues pour être admirées, et ce fut pas moins que

son Altesse Jacques Christophe Blarer de Wartensee qui autour de 1600, évêque régna spirituellement sur un diocèse amputé de sa ville-coeur rendue à la Réforme et à la fois temporellement sur une principauté s'étendant du nord-ouest du coude du Rhin jusqu'au lac de Bienne, juridiction qui ne recouvrait pas l'autre et dont le sud s'était converti lui aussi, vassal de l'Empereur romain-germanique, ce qui l'exposera fort pendant la guerre de Trente Ans, ne disposant d'aucune armée et pauvre, mis au défi donc de revivifier cet état monstrueux et fragile, établit alors un haut-fourneau à Courrendlin, au sortir des gorges de la Birse, et en même temps des forges ainsi qu'une affinerie sur la Sorne à Undervelier, de sorte que la production tant du soc que du glaive subvint à la croix, on sait que vingt-cinq ans plus tard Blarer revint les visiter pour les renouveler, puis tandis que lui succédèrent six Princes-Evêques, Joseph Guillaume Rinck de Baldenstein, Jean Henri d'Ostein, Beatus Albrecht de Ramstein, Jean François de Schönaue-Zell, Jean Conrad de Roggenbach, les installations d'Undervelier cessèrent d'alimenter la chronique jusqu'en 1703, au moment où Guillaume Jacques Rinck de Baldenstein légifère à propos de la vente de son fer, puis à son tour Jean-Conrad de Reinach à propos de la mine, des ouvriers, du charbon et des forges, jusqu'à octroyer par ordre le monopole de la vente de fer dans l'évêché en 1718 à ce site qui achevait le cycle d'une vaste entreprise générale d'Ancien régime aux mains du « bailli des mines », noble membre de la cour livrant des fers bruts, fers plats

ou carrés, fers en verges ou fers de charrues, le métal étant extrait à Séprais, Courcelon et Courroux, fondu dans le haut-fourneau de Courrendlin, affiné et forgé à Undervelier, toute cette métallurgie alimentée par les houillères de Châtillon et Laufon et charbonnant les forêts du Prince comme celles de la Prévôté de Moutier-Grandval profitablement sacrifiées, complétée par un moulin à papier à Bassecourt et puis, parce qu'on produisait tant de fonte à Courrendlin et à Undervelier, où en 1746 on avait inauguré un haut-fourneau, par une nouvelle usine comprenant des forges et une aciérie à Bellefontaine sur le Doubs où regorge pareillement le bois, usine qui à la période française fourbit les conquêtes napoléoniennes, le complexe s'agrandissant plus tard encore de la forge de la Reuchenette et de la tréfilerie de Boujean au Taubenloch, la Birse, la Sorne, la Suze, le Doubs, aucune eau vive du Jura qui n'ait été asservie à sa sublimation en force meulante, martelante, soufflante, bientôt électrifiante, voyez comme, dans son *Voyage historique et littéraire en Suisse occidentale* (1781), avant la *Course* de Bridel et la *Promenade* de Hentzy, Rodolphe Sinner de Ballaigue, rival victorieux de son père au poste de bibliothécaire de la ville et république de Berne, encore un germanophone adepte des Lumières se faisant plumitif francophone ! et décrivant à Boujean cette Suze qui « se précipite entre des rochers [et dont les] eaux retenues par des digues font mouvoir les roue d'une fabrique de fil de fer assez considérable ; une partie des bâtiments a été creusée

dans le rocher. Cet endroit offre une image des forges de Vulcain. Le bruit des eaux et des rouages, le son aigu et perçant des tenailles par lesquelles ont fait passer les fils rappellent ces beaux vers de Virgile : *Cyclopum exesa caminis / antra Aetnaea tonant validique incudibus ictus / auditi referunt gemitus striduntque cavernis / stricturae Chalybum et fornacibus ignis anhelat* – Les antres etnéens tonnent, rongés par les feux des cyclopes dont les coups vifs sur les enclumes résonnent dans ces cavernes comme des gémissements, les masses de fer sifflent et le feu par toutes ces fournaies halète », si l'industrie du fer prospérait, elle restait fragile cependant, le combustible venant à manquer dès qu'on eut construit le nouveau haut-fourneau d'Undervelier, les forêts étaient si épuisées par les charbonnières qu'en 1764 le Prince dut choisir de livrer en bois celles de l'aciérie de Bellefontaine plutôt que celles des forges d'Undervelier qui fermèrent, et qu'en sus des huttes à charbon on exploite des tourbières, qu'on le fasse à Plan de Saigne, que le directeur des Ponts-et-chaussées du Prince tenta même de tirer de la tourbière de la Rouge-Eau derrière Bellelay un accroissement de la production, en vain ! car si pour vingt forgerons il vous faut le double de bûcherons et charbonniers, le double encore de tourbiers aurait été nécessaire, prospérité fragile et point inentamée ! puisqu'aussi les ouvriers se mirent en grève, en 1732 par exemple, réclamant outre un meilleur salaire deux maîtres d'école qu'ils obtinrent en 1769,

dont un renvoyé pour abus d'autorité, et qu'en 1734 une crue inonda l'usine et l'écluse, mais qui se maintiendra au-delà de l'ancien monde puisqu'après que les forges eurent été confisquées et vendues comme bien national par les révolutionnaires à des Belfortains, elle connurent un âge d'or au 19e siècle, aussi vrai qu'en plus du haut fourneau il y brûlait 3 feux d'affinerie, y frappaient 2 grands marteaux, y aplatissaient un laminoir à tôles et un laminoir à barres, qu'en 1817 arriva avec Meiner et Bornèque une fabrique de fusils, qu'on eut ensuite le projet d'un barrage, qu'on chassa les derniers loups, qu'on modernisa à nouveau les forges, qu'on put extraire au-dessus de Delémont, qu'on convertit la teinturerie en moulin, qu'on ajouta au complexe la forge des Corbets au pied du Pichoux et, surtout, dès 1840 le ruban d'une route serpenta à travers galeries et ponts, venant fendre le Pichoux jusqu'en haut ! on érigea une scierie, on arriva à 600 habitants en 1860 et, malgré la misère qui vit un incendie dévaster en 1862 les baraquements des forgerons, à 100 de plus dix ans plus tard ! on décrocha même la diligence, ligne régulière, deux courses quotidiennes ! on eut un hôtel pour les passagers, un autre pour les cochers avec une écurie, la France dès la guerre de 1870 et l'annexion de l'Alsace-Lorraine se rapprocha du Jura, bernois dès le Congrès de Vienne, qui devenait son seul accès à Bâle, d'abord par le tronçon Delle-Porrentruy qui le relia à la Méditerranée, puis en 1877 par la ligne Belfort-Bâle qui court dans la vallée au-dessous d'Undervelier et vit

passer maints touristes en route vers Lucerne, maints émigrants vers le Havre, maints ouvriers, pèlerins, soldats et maintes marchandises, blé, haricots, cidre, chevaux, canons de guerres coloniales ! en 1889, c'est toute l'Europe à l'est de Belfort qui filera par là à pleine vapeur direction l'Exposition Universelle de Paris, remplissant de Budapest, de Prague, de Vienne, de Serbie, d'Autriche-Hongrie et de Suisse les « trains de plaisirs » succédant à ceux qui transportent la scénographie et les objets, machines, montres, oeuvres d'art que ces nations envoient à Paris où l'on s'en va à des orgies scopiques, les ballons à hydrogène, la Tour Eiffel, la Galerie des Machines, le Palais de l'Industrie ! la fée électricité qui fait qu'une fanfare militaire dirige un light-show, vous souvenez-vous du village nègre au Champ-de-Mars démontrant la mission civilisatrice aux colonies de cette Nation qui fête le centenaire de sa Révolution ? du *Wild West Show* de Buffalo Bill, du soutien-gorge d'Herminie Cadolle ? du pavillon de l'empire du Brésil, du palais d'Algérie ou de la Pagode d'Ankor ? et bientôt viendront la ligne *Jura-Simplon* qui ouvre à l'Italie, la Calais-Lucerne-Interlaken, l'Engadine-Express ! avec liaison pour Londres et des embranchements sur Milan-Venise-Trieste, or à partir de 1880, après presque trois siècles de progrès des forges arrive le déclin, Undervelier est amputé de son peuple de forgerons, leurs antres ayant été rachetées et fermées par Louis de Roll, ce grand métallurgiste à la tête de la fonderie concurrente sise en la gorge parallèle,

celle de la Birse, de Goethe et de tous les autres, et le règne du fer ayant pris fin à Under, on eut beau dès lors y installer tour à tour des fabriques de crosses de fusils, de vélos, d'autos, de montres et l'usine horlogère de Blanches-Fontaines beau compter 200 ouvriers, on eut beau demander et se voir accorder par la Berne fédérale en 1902 une concession pour la voie ferroviaire Glovelier-Undervelier ainsi que par la commune son plan de financement, voie qui aurait pu se prolonger et grâce à une crémaillère atteindre les Franches-Montagnes, jamais pourtant on n'y aperçut de train se faufiler au long de la Sorne, jamais de wagons se lester ni de bois ni de fer d'Under, on avait manqué ce chemin qui en revanche plus bas dans la vallée débarquait du monde entier outre des produits manufacturés de la matière première si peu chère qu'à la veille de la Première Guerre mondiale, les mines du Jura qui lui devaient en partie leur progression faramineuse lui durent également leur soudaine obsolescence, et si la métallurgie et la fonderie, qui devant la déforestation étaient passées du charbon de bois au coke en 1877 déjà, puis du coke à l'électrique dès 1943, demeurent dans la région *quelque chose*, puisque des tuyaux et des canons pour l'export en sortent bien encore aujourd'hui, quant au bourg d'Undervelier depuis 140 ans il se vide et, à côté de deux usines électriques, il n'y demeure guère plus de 320 âmes trempées à la Sorne.

Tandis qu'Hentzy déplore en antiquaire la dévastation de la *Solitude* d'Arlesheim par l'esprit révolutionnaire, un an plus tard le commissaire exécutif du Département du Mont-Terrible émet des directives pour que les ouvriers de fonderie d'Undervelier soient dispensés de la réquisition militaire, l'expansionnisme de Bonaparte ayant besoin d'armes, la Révolution se mondialisant, s'osant en Orient où cependant un ingénieur et capitaine alsacien, Louis Ignace Robert Thurmann, suite à la bataille d'Aboukir est chargé en 1800 par Kléber de construire un fort dans le delta du Nil sur le lac Bourlos, et réclame, pendant qu'il en reconnaît la topographie, en rapine les monnaies et avant d'en recycler les ruines pour son ouvrage militaire, de la science et des antiquaires :

« À la pointe du jour, mes hommes et moi, sous la direction d'un guide, nous nous mettions en route à cheval sur autant d'ânes que les cheiks, sans m'avertir, avaient eu la galanterie de faire tenir prêts. Sur ce trajet, et dans toute cette contrée, point de Bédouins et sécurité entière : on y respire à l'aise. J'en profite pour vagabonder et observer en détail. Une heure après nous arrivions à Baltime. Ici je changeai mon itinéraire

primitif.

Après avoir fait quelques provisions, nous coupâmes la Plaine-des-Pastèques. Nous arrivâmes au bord de la mer que nous côtoyâmes vers l'est, à travers un pays de sables mouvants traversé par un petit canal et occupé par deux mauvais villages. Nous fûmes obligés de bivouaquer pendant une nuit très froide où nous étions glacés.

Le soir du second jour, nous arrivâmes au Nil que nous traversâmes pour atteindre sur l'autre bord la tour de Lesbieh, petit Fort bâti par les Français, d'où l'on aperçoit les minarets de Damiette, ses palmiers, ses jardins. [...]

Repartant pour la troisième fois de Baltime et comblés des bons témoignages de tous les Bourlosiens, nous côtoyâmes la rive du lac appartenant au Delta, jusqu'à Rousse. Sur ce trajet, le pays est inhabité. Des sables, des promontoires hérissés de roseaux et de soudes, des mamelons couverts de ruines rougâtres, où les monnaies abondent, une infinité de canaux comblés, voilà tout ce qu'on rencontre. Il est évident que cette contrée a été autrefois florissante, et tout y porte l'empreinte d'une ancienne vitalité détruite par les barbares aidés des sables mouvants. Il y a ici un vaste champ d'études pour l'antiquaire.

De Rousse, au lieu de me rendre directement à Rosette, je poussai ma reconnaissance sur Montoubis, en passant par le Delta et Bérimal. J'y fis des découvertes utiles. Montoubis est le séjour de

prédilection de toutes les almées et filles publiques des environs : elles y jouissent du droit de cité sous la surveillance de magistrats particuliers qui ont rapidement dégénéré en protecteurs et introducteurs. De là, je poursuivis ma route jusqu'à Fouah où je visitai mon cher cheik El-Arab.

Ensuite, traversant le Nil à Sindiou, je le côtoyai en suivant la zone étroite des cultures déjà atteintes jusqu'à ce point, et refoulées par les sables salins du désert d'Etcoz. Je rencontrai à Deirout le canal qui va se perdre dans les sables et les arrose encore dans les grandes inondations jusqu'à rejoindre les eaux salées de Madieh et de la Maison-Carrée Enfin je rejoignis Rosette après quelques jours d'absence.

Dans cette excursion, j'ai vu autour du lac Bourlos les ruines de plus de vingt lieux autrefois habités et d'autant de canaux. Ce pays a dû être un des plus peuplés et des plus prospères du Delta. Ce n'est en réalité plus qu'un désert L'entretien et le rétablissement des canaux, c'est là tout le secret de la prospérité égyptienne, ou, du moins, sa première et essentielle condition.

Ce qui reste partout des vestiges des anciennes constructions de ce genre est immense et donne une haute idée de l'activité administrative de l'ancienne Egypte. Il est évident que, grâce à ses efforts, des districts tout entiers, dont la nature n'avait fait que des déserts, étaient devenus et ont été longtemps fertiles et prospères, mais qu'abandonnés par le génie civilisateur,

la nature a repris ses droits et en a largement usé pour effacer ce qui avait été fait. Cependant il serait encore facile de reproduire le plan de l'ancien état des choses. Ce sera sans doute un des soins de la commission scientifique du Caire Que fait-elle ? C'est ce qu'on ne nous apprend guère. A vrai dire, nous avons à penser à tout autre chose. »

« En-dessous du village de Sornetan, la Sorne déjà grossie de plusieurs ruisseaux s'enfonce, après avoir fait tourner les roues d'un moulin voisin, dans les gorges effrayantes du Pichoux : c'est le pendant des roches de Moutier et de Court décrites dans les lettres précédentes, mais d'un genre plus sinistre et plus sublime : l'entrée est au pied d'une montagne comme fendu en deux et déchirée par quelque violence convulsion du globe ; le passage est si étroit que les sapins élancés des deux côtés formes une voûte qui dérobe la vue du ciel : pendant plus d'un quart de lieue, le sentier suit un rebord du rocher à peine tenable, ce n'est souvent qu'une saillie de quelques pouces, ou la pointe d'un bloc détaché du reste... Si l'on glisse, on tombe dans le torrent qui bouillonne à vos pieds ; à droite et à gauche découlent des cavités supérieures, plusieurs filets d'eau plus ou moins forts, dont on n'évite la chute qu'en sautant d'une pierre à l'autre, à travers les arbres renversés qui croisent le lit de la rivière : les rocs qui

forment les parois latérales sont ici taillés à pic, là hérissés de pointes et d'angles tranchants ; les uns reposent sur une base solide, les autres prêts à perdre leur centre de gravité tomberont au premier choc ; dans quelques endroits, ils sont entassés comme un mur formidable, dont la végétation met à profit tous les interstices pour y placer des arbrisseaux, des gramens ou des mousses ; dans d'autres, ils sont percés de grottes, criblés de trous profonds, disposés en bancs et en gradins successifs ; partout il y a désordre, tumulte, éboulement, menace et destruction arrivée ou sur le point d'arriver ; la nature ne pouvait guère accumuler plus d'horreur et plus d'horreur et plus de majesté dans un aussi étroit espace... C'est un drame bien lugubre qui renferme lui seul plus de scènes d'effroi et d'incidents désastreux qui dix tragédies ensemble.

Dans le nombre des cascades qu'on rencontre au Pichoux, on en distingue surtout une à trois étages qui présente une triple chute d'eau ; rien de plus riche et de plus magnifique quand le torrent est grossi ; dans son premier saut tombé du haut du rocher, comme dans un vase profond assez régulièrement taillé en forme de conque marine, il s'y brise en poussière, s'y blanchit en écume, fait bouillonner avec mugissement sourd tout le volume de l'eau qui le reçoit et inonde les bords de ce réservoir naturel pour se jeter avec fracas sur une large table de pierre, d'où il se précipite enfin sur un niveau de rocaille qui lui fait un lit moins incliné : ce coup d'oeil est d'autant plus frappant qu'on en peut

s'empêcher d'opposer la belle ordonnance de ces eaux avec le désordre de leurs alentours, variés chaque printemps par la chute de quelque nouveau pan des rochers supérieurs.

J'en appelle à ceux qui l'ont vu ; les sublimes beautés de cette vallée seront toujours au-dessus de tous les efforts du poète et du peintre pour les retracer à l'imagination, à l'aide des mots ou des couleurs. Non, les sensations mélancoliques, les émotions sinistres et profondes, l'horreur religieuse qu'on éprouve dans ce sanctuaire de la destruction, ne peuvent se rendre d'aucune manière : le spectateur qui se replie sur sa propre pensée y trouve une impression analogue à l'expression extérieure de tout ce qui l'environne, et prenant, si je puis rendre ainsi mon idée, le caractère des lieux où elle se trouve, l'âme devient comme la cire qui garde fidèlement l'empreinte du cachet qu'on y applique. »

Bridel, *Course de Bâle à Bienne*, 1789, p. 169

Bridel avec sa *Course de Bâle à Bienne* précède Hentzy aussi bien à Bellelay que dans les défilés du Pichoux, Bridel a remarqué une première *Promenade* de Hentzy dans le canton de Neuchâtel et l'encourage à faire oeuvre, ils correspondent, Bridel le renseigne, Hentzy a dans sa poche la *Course* qui vient de sortir, va « vérifier » des descriptions de Bridel, ira même, sublime hommage, jusqu'à se passer de décrire les sources de Blanches-Fontaines, au-dessous desquelles vous trouveriez aujourd'hui le barrage du Lac Vert, et renvoyer à son maître qui lui-même s'était supplémenté de la description des témoins ayant pu pénétrer au coeur de la montagne pour écouter son rugissement acousmatique et voir son cristal :

« En suivant la pente de cette vallée, qui n'a sa pareille peut-être qu'aux pieds des glaciers de nos Alpes, on la voit s'élargir et s'adoucir peu à peu, et bientôt la scène la plus gracieux succède à ces affreuses beautés : on dirait qu'on sort du domaine des Furies pour entrer dans le jardin des Nayades. Un petit bois se présente, et à travers le clair branchage des

sapins, vous voyez jaillir d'un terrain mousseux sept sources abondantes et limpides, qui formant autant de petits ruisseaux coulent sans bruit vers la Sorne : la mobilité du feuillage et des eaux qui se jouent sous l'oeil attentif à les fixer, donne à tout ce paysage un air de mouvement et de vie... A chaque pas vous croyez rencontrer une nymphe qui renverse son urne : on dirait l'humide berceau des fleuves si bien décrit par Ovide. Aussi le nom de l'endroit répond-il à la chose : Belles fontaines... [sic] Mais c'est au printemps qu'il faut le voir ; alors tout est source : chaque arbre, chaque rocher enfant une fontaine ; chaque graminée, chaque mousse distille une eau pure et transparente : toute la colline n'est qu'une nappe humide et mobile, qui reflète les buissons et les arbres qu'elle abreuve. La principale de ces sources s'échappe d'un canal haut de trois pieds sur deux de large : quelques fois il est si plein que j'eau regorge par un second canal, placé quinze pieds plus haut, perpendiculairement au-dessus du premier : en temps de sécheresse, on eut s'enfoncer dans ces ouvertures et en parcourir les détours et les profondeurs. Voici la description qu'en donnent des gens instruits qui y ont été plusieurs fois.

Dès qu'on est entré dans la grotte, le passage devient un boyau très étroit qu'il faut parcourir en rampant jusqu'à un puits de quatre pieds de diamètre sur sept à huit de profondeur, dans lequel on se laisse glisser : là on trouve à gauche une seconde galerie moins écrasée, mais pas assez haute cependant pour s'y tenir debout,

qui se prolonge à peu près dans la même direction vers le centre de la montagne : les plans inférieurs et supérieurs de ce canal sont d'une pierre feuilleté qui ressemble à la lave et les côtés sont formés par des couches horizontales et alternatives de roc ordinaire, de granit et d'argile, faites avec tant de régularité qu'on prendrait le tout pour un ouvrage de l'art. Plus loin en entend un bruit sourd qui annonce à l'oreille une cascade souterraine, située dans quelque grotte voisine, mais sans communication visible avec celle où l'on se trouve. Cet aqueduc naturel qui a au moins 300 pieds de long se termine par une fente entre les bancs d'un rocher perpendiculaire : en s'y glissant, on arrive au réservoir même, contournée en forme de limaçon et dont l'évasure se rétrécit à mesure qu'elle se rapproche du fond. On peut y descendre plus ou moins bas, suivant qu'il y a plus ou moins d'eau : cette eau est de la plus grande limpidité et les bords du bassin sont incrustés de concrétions cristallines. »

Le sublime, catégorie esthétique, style littéraire et sensation, sensation d'élévation d'un sujet créateur, écho que renvoie sa grande âme tantôt devant les passions qui déchirent l'Homme tantôt devant les phénomènes de la Nature, foudre, déluge, montagne, glacier, désert, océan et autres indicibles qui le plongent tantôt dans une horreur jouissive, parce qu'il y éprouve avec un malin plaisir sa finitude, tantôt dans un calme majestueux, parce ce que son âme, par fantasme osmotique, devrait devenir cette énormité insaisissable,

écho qu'il sera malgré tout tenté de rendre, avec ses batteries d'asyndètes d'anacoluthes d'amplifications d'hyperbates le sublime s'invente dans l'Antiquité, est réactualisé à la Renaissance en Italie, se transforme dans le Classicisme en France et en devient clivant !, oppose Anciens et Modernes, irrigue l'Angleterre, l'Allemagne, soutient le Baroque, est réinterprété par les Lumières, est trituré avec enthousiasme par Kant et Schiller, est questionné par la démesure, par l'écart entre la capacité qu'a le sujet à saisir l'objet et l'inconnaissable de ses dimensions, infini qui fait signe et pointe son impuissance, sans pour autant le désespérer de faire de son entendement et de sa libre imagination le début de tout, l'Homme qui se connaît dans sa petitesse humiliée devant la Nature devenant un être moral, plus grand qu'elle, or le sublime n'est-il point restreint à la litote par Hegel posant que le sublime est la tentative d'exprimer l'infini sans trouver parmi les apparences un objet qui puisse s'avérer idoine à le représenter ? le sublime saurait montrer le moins pour mieux suggérer l'excès et finit toutefois moqué au XIXe siècle, entre autres par Flaubert, réduit au dictionnaire des idées reçues, « certains objets sont d'eux-mêmes sublimes, le fracas d'un torrent, des ténèbres profondes, un arbre battu par la tempête. Un caractère est beau quand il triomphe, et sublime quand il lutte. – Je comprends, dit Bouvard, le Beau est le Beau, et le Sublime très Beau », ou au bovarysme : « – Je ne trouve rien d'admirable comme les soleils couchants, reprit-elle, mais au bord de

la mer, surtout. – Oh ! j’adore la mer, dit M. Léon. – Et puis ne vous semble-t-il pas, répliqua madame Bovary, que l’esprit vogue plus librement sur cette étendue sans limites, dont la contemplation vous élève l’âme et donne des idées d’infini, d’idéal ? – Il en est de même des paysages de montagnes, reprit Léon. J’ai un cousin qui a voyagé en Suisse l’année dernière, et qui me disait qu’on ne peut se figurer la poésie des lacs, le charme des cascades, l’effet gigantesque des glaciers. On voit des pins d’une grandeur incroyable, en travers des torrents, des cabanes suspendues sur des précipices, et, à mille pieds sous vous, des vallées entières, quand les nuages s’entrouvrent. Ces spectacles doivent enthousiasmer, disposer à la prière, à l’extase ! Aussi je ne m’étonne plus de ce musicien célèbre qui, pour exciter mieux son imagination, avait coutume d’aller jouer du piano devant quelque site imposant. », toutefois le sublime ressuscite au 20e siècle, fort pourvoyeur d’indicible, et Adorno tacle Kant, car n’est-ce pas le sublime vous tire une larme et démontre par là que l’esprit n’est pas qu’intériorité supérieure, mais bien chair, le sublime après l’envolée vous rappelle à terre, votre nature, tandis qu’aujourd’hui encore le sublime sécrète continûment des spéculations sur l’irreprésentable, en attendant le sublime jurassien tel que le forgent les voyageurs étrangers ou indigènes est d’abord immersion au coeur du chaos naturel où cohabitent éternités, mouvements arrêtés et déclenchements de forces surhumaines, le forgent et

d'ailleurs le patinent ! Hentzy n'étant point le seul d'entre eux à trouver que l'inscription romaine de Pierre-Pertuis avait eu plus à souffrir des interventions des antiquaires que du temps, leurs récits mêlent à la narration des aléas de leurs cheminement et de leurs rencontres des descriptions paysagères imbues de textes classiques, de traités d'esthétique et de proto-géologie, ainsi que des notices historiques ou anthropologiques, mais aussi et surtout les sensations que l'itinéraire et ses sites convoquent en eux, or chez Hentzy la figure du promeneur descripteur se met expressément au service d'un double, celle d'un peintre nulle part nommé qui partage ses aventures, aussi vrai qu'« aujourd'hui, la partie littéraire n'est que le véhicule de la partie pittoresque », cependant l'écrivain voyageur ne demeure pas en reste, il mène leur promenade entre les sites à peindre, il en écrit le journal, enchaînant la description des désastres naturels qu'offre le paysage à ses rêveries cosmologiques ou littéraires, aux descriptions des moeurs, d'industries modernes et aux scènes de contact avec les indigènes, des réflexions de « politico-manie », nous donnant ainsi à voir un monde dont les tensions transparaissent bien davantage dans le texte que dans les gravures de la *Promenade*, si harmonieuses en leur aura d'aquatintes posant l'enchevêtrement de culture laborieuse et de nature sauvage qui forme ce « vestibule » des Alpes élevé par notre guide à la dignité de la représentation multiple, et pour certains exemplaires à celle de la couleur, à

l'attention des promeneurs rousseauistes issus de la révolution en cours.

Ce peintre tu par l'ouvrage, c'est Rosenberg, Friedrich Rosenberg, né à Dantzig dans une famille de marchands d'épices et qui sera dessinateur, graveur, peintre paysagiste, puis une fois de retour de ses voyages maître de l'école de Hambourg, toutefois Hentzy ne le mentionne pas, il ne restera de lui que les gravures peintes et la figure diégétique du peintre qui travaille *in situ* tandis qu'à ses côtés le poète et mécène-éditeur de la *Promenade* rend les mouvements intérieurs que le paysage provoque :

« Pendant que mon peintre était occupé à fixer sous ses crayons le spectacle imposant des rochers et des torrents je me livrais aux impressions du moment, et aux écarts de mon imagination.

I felt as free, as nature first made man

When wild in woods, the noble savage ran.

La réminiscence ne rend qu'imparfaitement le coloris de la nature. C'est sur les lieux mêmes que je me suis fait une loi de rendre les idées que la présence des objets faisait sur mon âme.

Half & word fixed on the spot, is worth all our recollected ideas, dit Gray. »

Or des peintres sur cet itinéraire, il s'en pressait, en 1789, en plus de Hentzy et du sien, on le sait grâce à Kohler, un érudit bruntrutain qui au contraire de Rossel fait quelque cas de Henzi père, ce Samuel poète qui cherchait à établir une poésie helvétique en français, à

l'image de ce qu'entreprenaient en allemand les De Haller et Lavater, et au passage se fend de quelques notes sur Rodolphe et son ouvrage auquel il reproche

« [c]e luxe d'érudition, cette profusion d'images empruntées à un monde éteint, [qui le] déparent [...] et le mettent à distance déjà du charmant volume de Bridel sur le même sujet »,

quand bien même il lui reconnaît « des pages remarquables et des détails curieux qu'on chercherait vainement ailleurs », se méprenant sur la modernité, visuelle et technique, de Hentzy, pour se former aux paysages Rosenberg avait pris la route direction Hambourg, puis au sud jusqu'en Suisse et s'établit quatre ans durant à Zürich où il fit la connaissance de Lavater, le théologien, poète et physiognomoniste ! de Salomon Gessner le libraire, poète d'idylles et peintre, et de Füssli, le peintre du cauchemar, en 1783 déjà Rosenberg livra quelques dessins à Henzi qui, gouverneur des pages de la cour d'Orange, s'était fait éditeur, colligeant des images de peintres allemands dont Rosenberg, Kaspar Wolf, Johann Wolfgang Clément, mobilisant les imprimeurs et graveurs parisiens Charles-Melchior Descourtis et Janinet qui ne livrait pas assez vite, pris qu'il était en aérostier d'avant-garde, de « Ballomanie », tout un monde pratiquant la taille-douce, l'estampe, le burin, l'eau-forte, la reproduction en couleurs, pour livrer sur souscription aux grandes fortunes d'Europe, dont la famille royale de France, une collection de 42 gravures colorisées, parue à

Amsterdam chez Yniema dès 1785, les *Vues remarquables des Montagnes de la Suisse, dessinées et peintes d'après nature avec leur description*, introduites par les Lumières bernoises Jakob Wytttenbach, naturaliste protestant et Albrecht de Haller, physiologiste.

À l'été 1789, Rosenberg et Hentzy s'étaient retrouvés chez son ami Bourquin à Sonceboz, chaque jour ils partageaient peindre, oeuvrant notamment à la source de la Birse, dans son journal le pasteur Frêne indique que le 18 août 1789, « allant voir travailler le peintre Schütz à Pierre-Pertuis, il y vint un autre peintre allemand dantziçois, nommé Rosenberg, qui travaille pour M. Hentzi, gouverneur des pages du Prince Stadthouder, lequel M. Hentzi cet été en Suisse et actuellement séjournant avec M. Rosenberg à Sonceboz, travaille à une topographie de la Suisse en figures. Il y a cette différence entre l'ouvrage de M. Schütz et celui de M. Rosenberg, que peignant l'un et l'autre sur le papier, le premier travaille en couleur à l'eau, et le second en couleur à l'huile sur le papier préparé à cela, comme on le fait aujourd'hui ».

Las !, Hentzy fut déçu par cette étape obligatoire et célèbre de l'itinéraire :

« Enfin me voilà parvenu avec mon fidèle peintre aux pieds de Pierre-Pertuis – *petra pertusa*. La renommée de ce fameux passage, qui formait la communication des Rauraques et des Helvétiens, n'a point offert à mes yeux le grand spectacle dont mon

imagination s'était flattée, *Major e longinquo reverentia* ! L'éloignement augmente le prestige ! La perforation d'un simple rocher, qui s'abaisse vers la chaîne du Montoz, ne m'a point paru une entreprise assez merveilleuse, pour répondre à l'idée de grandeur et de magnificence qui caractérise en général les ouvrages d'un peuple aussi célèbre par ses travaux publics que par l'éclat de ses victoires. L'entrée de Paris par la porte St-Denis ou par celle de St-Martin fait une impression bien plus forte sur les voyageurs qui arrivent dans cette fière capitale des Gaules modernes.

La hauteur perpendiculaire de la voûte de Pierre-Pertuis, du côté nord, en venant de Tavannes, n'est que de dix-huit pieds, tandis que celle du sud est près du double. (Voy. les deux dessins) La largeur d'une paroi à l'autre est de trente-cinq pieds. L'épaisseur supérieure du rocher au-dessus de la voûte, est d'environ trente pieds. D'après ces dimensions on voit que les travaux pour l'ouverture complète de ce passage, déjà ébauchée par le courant de l'eau, n'offrait pas de bien grandes difficultés, et que même il aurait été aisé de mettre le chemin entièrement à découvert, en abattant le dessus de la voûte. Les habitants de ce Canton doivent se féliciter que Duumvir Paternus qui s'est attribué la gloire de cette entreprise n'en ait pas eu la fantaisie. Elle aurait fait disparaître tout le merveilleux du passage, et privé les Dilettanti de deux points de vue optiques dignes d'exercer leurs crayons. La perspective en venant de Tavannes n'est pas aussi intéressante que celle du

côté opposé, qui offre la vue de la Birse naissante et celle des villages de Tavannes et de Chindon avec les hauteurs qu'il faut passer pour arriver à Bellelay. »

Si la réalité actuelle de l'oeuvre commune des Romains et de la nature ne peuvent soutenir son fantasme, qui va ensuite jusqu'à la destruction du site, Hentzy y ajoute la source de la Birse comme défi à exécuter un topos célèbre :

« [On la voit] à côté du grand chemin, à gauche, près de deux moulins, [...] cachée au fond d'un taillis épais. Elle sort des flancs du Jura par une fente verticale très-sombre, d'environ dix pieds de hauteur. L'aspect extérieur de ce rocher fendu est sévère et lugubre. Sa base est couverte de plantes aquatiques d'une belle et fraîche verdure. Un peintre qui voudrait représenter *Moïse au désert* frappant le rocher ne pourrait choisir un modèle plus propre à enrichir sa composition. »

Le paysage, il le projette depuis ses Lettres et ses sciences, le retrouve dans ses souvenirs de jeunesse, le défait et le refait par son imagination, autant qu'il le découvre et redécouvre devant et autour de lui, tel que l'a fait et refait l'Histoire, description, inscription et rescription allant de concert chez Hentzy, d'où ce tour à tour irritant et enchanteur recours aux citations dans l'appréhension de la situation présente, le plus important pour lui étant de témoigner du bonheur qu'il a de faire jouer librement ses rêveries au gré des caprices de la marche, de jouir énergiquement de la liberté *royale* qu'offre la promenade automotrice :

« J'ai fait ma course à pied. La Suisse en chaise de poste, les glaces tirées, les stores baissés, autant vaut y voyager de nuit. À pied ! À pied ! observateur de la nature ! Sénèque l'a décidé avant moi :

In ambulationibus apertis vagandum est, ut coelo libero et multo spiritu augeat attollatque se animus.

C'est le moyen de bien voir et de se bien porter. Cet exercice salubre favorise la circulation des fluides, égaye l'esprit et donne du ressort à l'imagination.

Maître de hâter ou de ralentir sa course, rien n'échappe au voyageur pédestre. Il voit, il examine, il jouit de tout à son aise. Point de postillon qui claque du fouet quand il voudrait s'arrêter ; point de domestique qui bâille pendant que le maître reste en extase, à l'abri de toute contrainte il est également délivré de la gêne des bipèdes et des quadrupèdes. J'ai fait comme Louis XIV. Les mémoires du Duc de Saint Simon attestent combien il aimait à marcher. Un provincial l'ayant vu parcourir à pied les jardins de Versailles, racontait avec admiration qu'il avait vu le Roi se promener lui-même ! C'est en nous promenant nous mêmes, mon peintre et moi, que nous avons parcouru le chemin de Bâle à Bienne. »

Si pour Goethe le sublime jurassien est apaisant, chez Hentzy c'est un excitant qui catalyse en cascade images et légendes, déclenche des surimpressions tantôt iconoclastes tantôt paradoxales, un *witz* semé de *memento mori* produisant retournements et effets baroques, Hentzy n'outrepasse-t-il pas la convenance des formules d'humilité lorsqu'il tente notre curiosité en concluant l'introduction à sa *Promenade* par une dénégation qui la dote d'une amertume mortelle ?

« Ces remarques fugitives, ne sont que des bluettes ramassées en courant le grand chemin. Que la critique ne juge donc pas avec sévérité une production aussi légère que les zéphyrus qui en emportaient quelquefois les feuillets : et surtout qu'elle ne s'avise pas de tirer du poison de mes fleurs montagnardes. »

Toutes litotes à quoi on n'aurait guère fait attention si on n'ignorait point la facétie que démontre notre homme, par exemple en juillet 1794, alors qu'il écrit encore sa *Promenade* et que l'armée du Nord a déjà

fondue sur la Flandre, a pris Anvers et menace les Pays-Bas, quand il se fait l'auteur d'un pastiche explosif, une missive qui aurait été interceptée et révélerait ainsi les mauvaises intentions du gouvernement révolutionnaire, une mystification censée, par la radicalité dont elle témoigne, par son dystopisme effrayer et remonter contre elle les patriotes hollandais qui pourraient attendre les Français comme des libérateurs, c'est, à vocation apotropaïque donc, mais qui se réalisera bien sous l'espèce de la République batave, la *Lettre de Robespierre au général Pichegru*, de notre politicomaniaque et stratège ! Hentzy prêtant ici à Maximilien ce tableau acerbe des moeurs d'une nation qu'il connaît assez pour la servir lui-même, avec sa conséquence : un plan d'annexion militaire, scénario adressé à Pichegru, paysan franc-comtois devenu, grâce à une éducation militaire, d'abord le répétiteur de mathématiques de Bonaparte, puis en 1789 s'étant fait président du club révolutionnaire de Besançon, grâce à Saint-Just et Robespierre, bientôt commandant de l'armée du Rhin, avant qu'à l'hiver très rigoureux de 1794 il ne le passe gelé, ainsi que le Waal, à la tête de celle du Nord, avant aussi qu'il n'envoie sur le Zuyderzée un escadron de hussards dont chacun portait un fantassin en croupe, charger sur la côte glacée où la flotte hollandaise est immobilisée, vaisseaux, frégates et corvettes, 850 canons, plusieurs navires marchands et leurs équipages, capturés par la cavalerie révolutionnaire ! *sublime* hapax, permettez-moi, de l'art

militaire, et finisse de se couvrir de gloire par la prise de Groeningue en février 1795, cependant deux ans plus tard ce Pichegru du Jura français ira au bagne pour sa sympathie envers le Prince de Condé, s'évadera de Cayenne et passera au Surinam, enfin rentré en Angleterre puis en Allemagne il mourra un an après Hentzy en 1804, trahi, étranglé par une cravate, comme conspirateur monarchiste ayant débarqué en Normandie en compagnie des chouans de Cadoubal, mais en attendant la Hollande est conquise par Pichegru malgré la lettre de notre gouverneur Rodolphe Samuel dont le Prince avec ses pages, Guillaume V d'Orange-Nassau – régnant jusque sur les Moluques ! – fuira en Angleterre :

« Tout le venin de ces gens-là [les bourgeois hollandais, les patriotes] est dans leur or, & l'un de vos soins les plus importants sera de les délivrer de ce dangereux moyen de se compromettre. Nous leur devons ce témoignage de gratitude & d'affection. [...] L'impossibilité d'accorder ces étranges législateurs nous forcera d'incorporer leur pays à la république française et de la soumettre aux mêmes lois. Alors vous donnerez la plus grande activité au décret qui veut que les fortunes particulières soient disponibles à la volonté nationale, & pour l'intérêt collectif. [...] on s'apercevra que ce pays, privé de son numéraire et de son commerce, ne pouvant plus fournir aux dépenses qui le garantissent de la submersion, est inévitablement perdu. L'humanité exigera que nous sauvions au moins ses habitants ; et le Comité de Salut public prévoit déjà que

nous finirons cette grand affaire par un décret qui émigrera tous les Hollandais en France pour y être partagés dans nos départements, y réparer les vuides de notre population ; et que nous abandonnerons à jamais à la mer ces sept provinces, que l'industrie et l'entêtement des hommes lui disputèrent tant de siècle. La plus grande difficulté sera de faire arriver dans nos ports, et les vaisseaux et les effets de marine de la Hollande. Peut-être faudra-t-il tout brûler... »

Qui imagine brûler ce que la Révolution saisira dans les glaces, qui envoie ce poison destiné à être découvert et postule provoquer ainsi un contre-coup politique ne peut-il prêter au soupçon d'en avoir infusé quelques gouttes dans sa *Promenade* et ses fleurs ?

Revenons opportunément à Goethe qui, entre le 12 septembre 1779 et le 13 janvier 1780, fait son deuxième voyage en Suisse, *Werther* a cinq ans, son auteur est devenu « conseiller intime » du duc de Weimar et s'étonne lui-même d'être arrivé si tôt « à la position la plus élevée à laquelle un bourgeois puisse atteindre en Allemagne », contrairement à son premier, qui était celui d'un jeune exalté, le voyage de 1779 est celui d'un homme plus mature, Goethe a 30 ans, il est responsable du jeune duc, 22 ans, sans appareil, incognito et en compagnie de Von Wedel, le grand maître des eaux et forêts, ils voyagent à pied et à cheval, visitent plusieurs des hauts-lieux du voyage en Suisse et dans les Alpes à la fin du XVIII^e siècle : le Jura, l'Oberland bernois, la rive nord du Léman, la mer de Glace à Chamonix, le

Valais, la Furka et le Gothard avant de rentrer par Lucerne et Zurich, le 10 septembre 1779 Goethe s'apprête à partir, sa grande amie Charlotte von Stein est déjà rentrée de Weimar, à qui il écrit : « Encore une fois adieu. Merci pour le talisman. Nous allons à Francfort, je sais que vous partagez la joie de mes vieux [dans sa ville natale G. reverra ses parents avec qui on le lit, avec son père surtout, la relation est conflictuelle]. Ecrivez-moi là-bas directement à mon adresse. Adieu ma plus chère. L'école des amants est chez le relieur », de là, descendant le Rhin, Charlotte dans la poche, puis accomplissant son Grand tour de Suisse, Goethe ne cesse d'écrire des lettres, or il n'y parle que 5 fois de sublime, 1 fois à l'adresse de Johann Lavater, son « frère » zürichois théologien, poète et physiognomoniste, à qui il assure avoir dès son départ de Genève jusqu'au Gotthard d'où il lui écrit traversé des régions « les plus sublimes », 4 à celle de Charlotte et 3 à propos des gorges de Moutier, le premier sublime qu'il rencontre, en arrivant dans la région du coude du Rhin et juste avant son crochet par Strasbourg, il est à Emmendingen, ce sont les figures de l'air et ses nues, la météo, l'atmosphère :

« Midi. Un beau jour incomparable, une contrée heureuse, toute encore verte, à peine ici et là une feuille de bouleau ou de chêne jaunes. Les prairies encore toujours dans leur beauté argentée. Par tout le pays, un souffle doux et bienvenu. À chaque pas des raisins chaque jour meilleurs. Des vignes jusque sous le toit de

chaque ferme, dans chaque cour pend un abondant feuillage, l'air tendre du ciel, chaud, humide, on devient en son âme mûr comme les raisins et adouci, si dieu voulait que nous habitions ici ensemble, on ne gèlerait pas trop vite en hiver, ni ne dessécherait en été, le Rhin et le massif clair pas loin, les bois alternant avec les prairies et avec des champs comme des jardins, font du bien à l'Homme et me donnent une sorte d'aise à quoi depuis longtemps j'aspire.

À Emmendingen, mardi 28 septembre. Je ne puis d'abord que priser fort les nuages, et faire leur éloge, alors que jusqu'ici comme un baldaquin aux jours fériés ils planaient au-dessus de nous, ils se sont déclarés amis et guides de notre entreprise. Je souhaite humblement que ça continue ainsi, l'air et le baromètre me donnent espoir. La nuit les cieux les plus clairs, tôt dans le lever du soleil le brouillard qui monte et redescend, les plus sublimes apparitions de l'air. Pluie quand nous rentrons dans nos quartiers. »

Le dimanche suivant, au soir du 3 octobre, Goethe est à Moutier et confie à Charlotte son passage des gorges de la Birse :

« Je me dépêche de fixer quelques mots à propos de notre dernière station. D'où nous avons mangé nous sommes bientôt arrivés dans l'étroit défilé qui conduit ici. La Birse, rivière peu considérable, se fraya jadis un passage à travers une haute et large chaîne de montagnes. Ensuite l'homme, poussé par le besoin, rampa sans doute péniblement le long de ses gorges

profondes ; les Romains élargirent la route, et maintenant elle est très-commodément tracée.

Le chemin et la rivière, qui gronde à travers les rochers, se côtoient, et occupent le plus souvent toute la largeur du passage, fermé de part et d'autre par des rochers que l'œil mesure sans peine. Par derrière s'élèvent en pente douce des montagnes dont les sommets étaient voilés pour nous de nuages. Ici s'élèvent sans interruption des parois verticales ; là des couches puissantes s'avancent obliquement vers la rivière et le chemin ; de larges masses sont assises les unes sur les autres, et, tout auprès, se dressent isolément des roches abruptes ; de grandes crevasses s'ouvrent du bas en haut, et de larges plateaux se sont séparés du reste de la masse ; des blocs détachés ont roulé au bas de la montagne ; d'autres sont encore suspendus, et font craindre par leur situation qu'ils ne tombent un jour également.

Les crêtes des rochers sont tour à tour arrondies, aiguës, dégarnies, boisées ; souvent une tête chauve, isolée, regarde encore fièrement par-dessus ; le long des pentes et dans les profondeurs, s'ouvrent des crevasses de roches délitées. Le passage à travers ce défilé m'a fait une grande et paisible impression. Le sublime procure à l'âme un calme heureux ; elle en est parfaitement remplie ; elle se sent aussi grande qu'elle peut l'être. Qu'un sentiment si pur a de charmes, lorsqu'il s'élève jusqu'au bord, sans se répandre par-dessus ! Mon œil et mon esprit pouvaient saisir les

objets, et, comme j'étais pur, cette impression n'était nulle part contrariée, et les objets produisaient l'effet qu'ils devaient produire. Si l'on compare un pareil sentiment avec celui qui nous anime lorsqu'un petit objet nous occupe laborieusement, que nous mettons tout en œuvre pour lui prêter, lui ajouter tout ce que nous pouvons, et que nous préparons à notre esprit, dans sa propre création, une jouissance et un aliment, alors on peut voir combien c'est là une misérable ressource.

Un jeune homme, qui s'était joint à nous depuis Bâle, disait qu'il n'était pas à beaucoup près aussi frappé que la première fois, et il en faisait honneur à la nouveauté. Pour moi, voici ce que je dirais : quand nous contemplons un pareil spectacle pour la première fois, à cette vue inaccoutumée, l'esprit se dilate au premier moment, et cela lui cause un douloureux plaisir, un transport qui l'ébranle, et qui nous arrache de délicieuses larmes. Ainsi l'âme s'agrandit sans le savoir, et, cette première impression, elle n'en est plus capable. L'homme croit avoir perdu, mais il a gagné. Ce qu'il perd en plaisir, il le gagne en développement intérieur. Si la destinée m'avait appelé à vivre dans une grande contrée, j'aurais voulu chaque jour me nourrir par elle de grandeur, comme je me nourris dans une gracieuse vallée de patience et de paix. Parvenu à l'extrémité de la gorge, je mis pied à terre, et je retournai seul en arrière à quelque distance. Je démêlai encore chez moi un sentiment profond, qui augmente considérablement le plaisir pour des yeux attentifs. On se représente

confusément la naissance et la vie de ces formes monstrueuses. De quelque manière et en quelque temps que cela soit arrivé, ces masses ont formé leurs simples et grandes combinaisons selon la pesanteur et la convenance de leurs parties. Quelques révolutions qui les aient plus tard agitées, désunies, déchirées, ce ne furent néanmoins que des ébranlements isolés, et la pensée même d'un si formidable mouvement donne un profond sentiment d'éternelle solidité. Le temps, associé aux lois éternelles, a lui-même agi sur ces masses, tantôt plus, tantôt moins. Elles paraissent être à l'intérieur de couleur jaunâtre : mais l'action de l'air et de la température change la surface en bleu grisâtre ; c'est seulement çà et là, dans les déchirures et les crevasses récentes, que la première couleur est visible. La roche elle-même s'oblitère peu à peu et s'arrondit aux angles ; les parties les plus molles sont rongées ; ainsi se forment des grottes et des cavités évidées avec une remarquable élégance, et qui, lorsqu'elles se rencontrent avec des arêtes et des pointes aiguës, produisent un effet pittoresque. La végétation maintient ses droits ; dans chaque saillie, plateau et crevasse, pénètrent les racines des pins ; la mousse et les herbes bordent les rochers. On sent profondément qu'il n'est rien là d'arbitraire ; qu'une loi éternelle, qui imprime à tout une marche lente, y développe son action, et que la main de l'homme se montre uniquement dans la route commode par laquelle on se glisse à travers ces étranges contrées. »

Ce chaos que Goethe traverse de mouvements et figures rocheuses suspendues est *mesurable* pour l'oeil et gonfle l'âme à sa juste grandeur, or après le « plaisir douloureux » procuré par cette première impression et les si chères à Adorno larmes donnant chair au sujet, le deuxième regard, cherchant à dépasser l'émoussement de l'impression dont témoigne le jeune local, reconstruit dans ce chaos une histoire, à travers le contraste entre le gris de ses surfaces oxydées et le jaune de leurs entrailles une origine géologique, parmi ces révolutions figées et bouleversements « isolés » une permanence, dans l'instantané une « éternité », une nécessité lente à laquelle l'Homme n'a point part mais qui, si commodément il en parcourt l'étrangeté et librement en pense l'évolution, devient « aliment et jouissance de l'âme », ce paysage communique sa secrète paix, son calme, sa patience et un plaisir plus profonds. Le sublime des gorges de Moutier convient à l'élasticité de l'âme, leur grandeur lui est seyante, elle peut les regarder en face, car si un « petit objet » ne fournit à son imagination pas assez de nourriture et de plaisir, elle ne saurait pas non plus concevoir le trop grand.

Six jours plus tard Goethe écrit à Charlotte de Lauterbrunnen, au coeur des alpes de l'Oberland bernois, où il est allé voir la cascade :

« Sept heures du soir. Nous sommes vraiment arrivés dans la région, avons vu tout ce que je m'étais souhaité jusqu'ici, dont le Staubbach – le ruisseau de poussière – pour la première fois par beau temps, les nuages dans

les airs supérieurs s'étaient déchirés et le ciel bleu brillait à travers, mais aux falaises il en restait fixés et la tête même d'où chute le Staubbach en était légèrement couverte. C'est un objet très sublime. Et devant lui, il en va comme devant tout ce qui est grand : tant que ce n'est qu'une image, on ne sait pas vraiment qu'en penser, celles qu'on en a vu se ressemblent toutes, on ne peut pas s'en faire une image à soi ; mais quand on est dessous, on ne peut ni imaginer ni décrire, l'important est d'avoir le cœur bien en place, cependant les nuages se sont engouffrés dans la vallée et ont recouvert tous ces joyeux abîmes. Sur la droite le haut mur nous surplombe encore dont descend le Staubbach. La nuit tombe, nous sommes rentrés chez le pasteur de Lauterbrunnen, un village dispersé nommé ainsi, comme disent les gens d'ici, parce qu'il n'est « rien que fontaine », dans cette région où ne tombent des rochers que des fontaines.

J'ai consacré un papier entier à la vallée de Moutier que nous avons traversée. Les objets y sont très sublimes mais plus proportionnés à la compréhension que peut en avoir l'âme humaine que ceux dont nous nous rapprochons maintenant : face au surgrand nous sommes et restons trop petits. »

Pour Goethe qui n'est pas Ponge, surplombant le petit l'âme fabrique trop d'images, c'est le sublime ridicule, quant au sublime alpin, il *interdit* l'imagination, l'âme cette fois surplombée y demeure sans concept, ce sublime-là vide l'âme, réduit l'esthète à

une chair qui s'accroche à son coeur, alors que le jurassien remplit l'âme tant qu'elle peut.

Six fois Hentzy manie l'idée du sublime dans sa *Promenade*, dont une à propos des gorges de la Birse et deux à propos de celles de la Sorne, or dans son introduction il en use d'abord pour caractériser en général l'« édifice majestueux » dont le Jura serait, donc, le « vestibule imposant », et l'effet exaltant qu'il procure au poète, aussitôt transporté dans « un monde idéal » issu de la République des Lettres :

« Vivement frappé de la grandeur de ces montagnes colossales, ornements et longtemps boulevards inexpugnables de ma patrie, le poète sent son âme s'élever, les idées prendre un essor sublime. Son imagination s'exalte à la vue de ces rocs sourcilleux, de ces monts escarpés dont les sommets percent les nues, de ces cascades qui paraissent tomber du ciel, de ces grottes profondes, de ces forêts émaillées des trésors de Flore ! Il s'élance dans un monde idéal, et se plaît à peupler ces sites romantiques de Nayades, de Dryades, de Faunes et de Nymphes, ou des héros d'Ossian. »

Romantisme et Lumières dialoguent dans la République à Hentzy, on le voit dès qu'à Bâle descendu dîner « au-dessus des flots du Rhin » à l'Hôtel des Trois Rois, après avoir confirmé que, si l'on y mange bien et y jouit d'une belle vue, l'actuel aubergiste est trop cupide, Hentzy repeuple son « salon » de fantômes de l'Ancien Régime : « Qu'importe un petit vuide dans la bourse, pourvu que l'estomac y soit délicieusement

rempli. Si le jongleur Cagliostro n'avait pas été enterré vivant dans les cachots de l'inquisition romaine, il aurait pu évoquer les ombres plaintives de Léopold II, de Gustave III et de Louis XVI pour les faire souper dans ce beau salon, avec son crédule cardinal.» Or ici Hentzy renvoie dans une note aux fins respectives des trois souverains morts en 1792 : l'empereur du Saint-Empire dont il regrette pour l'Europe l'« esprit conciliateur », empoisonné ! Le roi de Suède, assassiné ! par un scélérat d'ascendance française ou « divin Ankartström » célébré par tel prêtre de Rheims jacobin, enfin le roi des Français guillotiné ! sur l'intimité tragique duquel Hentzy livre un témoignage personnel, toutefois le sublime, s'il reste pictural, prend alors des chemins paradoxaux en désignant l'expression nuancée de la douleur devant la mort :

« Pendant une partie du cours de l'étonnante Révolution qui a changé la face de l'Europe, j'étais chargé à Paris d'une mission secrète. J'allais tous les jours aux Thuilleries, du côté du Pont-Royal, par la grande Terrasse, pour aller dîner chez le Suisse à la Descente des Feuillants. Je ne manquais jamais de m'approcher des fenêtres de l'appartement au rez-de-chaussée du château, occupé par la famille royale, depuis son retour forcé de Varennes. Le Roi pensif se promenait d'ordinaire seul, les bras croisés en long et en large, dans ces appartements presque démeublés, et où régnait la tristesse et une morne solitude. Quand il ne reste à un Monarque que les quatre murailles, il ne court

pas risque d'être étouffé par la foule des courtisans. Dans cet abandon presque total, le Roi conservait cet air de bienveillance et cette bonhomie touchante qui faisait le fond de son caractère. La Reine, absorbée dans une profonde mélancolie, était assise à côté de la fenêtre, dans l'attitude sombre et inquiète de Calpurnie, lorsqu'elle interrogeait ses Dieux Pénates sur le sort de César, qui s'était rendu au Sénat malgré ses prières. Le Dauphin, insouciant comme un enfant de son âge, s'amusait à courir après son lapin blanc. Madame Elisabeth, sœur du Roi et Madame Royale sa nièce, pleuraient. Ces différents degrés de tristesse me rappelaient le célèbre tableau de la Descente de la Croix d'Annibal Carrache, connu sous le nom des *Quatre Maries*, que j'ai souvent admiré dans la Galerie du Palais-Royal, où les différents degrés de douleur étaient exprimés d'une manière sublime. Quoiqu'étranger à la France, il aurait fallu être étranger à toute humanité, pour ne pas être affecté d'un destin aussi rigoureux. »

Un roi sans cour et sans royaume attendant en famille la guillotine, cette scène de « bonhomme » déchu déploré tirée d'une tragi-comédie républicaine, volée à la fenêtre par un Hentzy voyeur, est aussitôt médiée par l'esthète qui y surimpressionne une *déposition* baroque où l'horreur devant le fils mort affalé dans le sein de ses femmes se propage et circule, varie ses affects sur les faces et dans les corps. Le sublime est écran, défense devant le réel et surface de projection, Hentzy a levé ses spectres sur le Rhin, il n'est encore qu'à un kilomètre en

aval de l'embouchure de la Birse, la promenade au long de son cours n'a pas commencé, il sort à peine des Trois Rois fort bouffi des diverses voies et vanités du sublime.

À l'appel des Habsbourg le dauphin futur Louis XI rameute ses écorcheurs en Alsace, 40'000 hommes oisifs après la Guerre de Cent ans, pour aller défaire le siège de Zürich et se frotte en 1444 aux alentours de Bâle à l'avant-garde confédérée qui après deux échauffourées victorieuses passe contre les ordres la Birse et fonce sur le gros des Armagnacs établi sur le champ du Gundeli, elle est massacrée jusqu'au dernier de ses 1500 furieux, occasionnent pourtant tant de pertes parmi les troupes du dauphin, 2000 se souvient-on, qu'il renonce et à prendre Bâle et à marcher sur Zürich, la paix est signée à Ensishheim avec les confédérés, cette démonstration de bravoure par les enfants perdus suisses à Saint Jacques renforce le développement du mercenariat et dès le 19e siècle servira la cause nationaliste, ce n'est qu'en 1445 que les écorcheurs du dauphin quitteront non sans l'avoir dévastée l'Alsace qui répondait en réservant la noyade plutôt que la pendaison aux prisonniers, entamant sa course Bridel rapporte que près de la plaine où se déroula cette bataille de la Birse on cultive un crû patriotique appelé le *Sang suisse*, et si Hentzy ne manque pas de s'y rendre c'est, après avoir réaffirmé son credo de marcheur pensant, davantage pour déplorer que les noms des héros helvètes ne soient guère poétiques :

« Rien n'est comparable à un beau jour de printemps dans les vallées du Jura. Le ciel était sur la terre ! Le soleil paraissait un diamant enchâssé dans un saphyr ! La terre une émeraude brillante ! Les eaux de la Birse un chrystal liquide ! La fraîcheur matinale faisait circuler dans mes veines un sentiment de bien-être. Nous avions un chemin superbe à parcourir. - Je marche, donc je suis ! Cette démonstration me paraissait plus concluante que celle de Descartes [...] J'aurais soutenu à tous les Cartésiens du monde qu'un marcheur, fût-ce même le messager boiteux, est pour le moins aussi certain qu'il existe que Kepler en calculant l'orbite des planètes ou Newton en analysant un rayon de lumière, ou enfin Descartes lui-même en tourbillonnant dans le plein.

À peu de distance de Bâle, on aperçoit dans un fond, à gauche du grand chemin de Münchenstein, la flèche du cimetière de Saint Jacques, fameux champ de bataille [...]. Ce hameau que j'ai visité avec le même respect que les Turcs visitent le tombeau de Mahomet est composé de quelques maisons assez chétives, dont l'une sert de cabaret privilégié pour la vente d'un vin rouge, nommé Schweitzerblut, Sang des Suisses. On y a joint le débit d'un poisson frit, nommé Nasen, dont on fait la pêche en avril à l'embouchure de la Byrse. Au pied du cabaret passe un bras de cette rivière, retenu par une digue, qui conduit l'eau au Couvent de St. Alban où elle met en mouvement plusieurs moulins et papeteries. À quelques pas du cabaret est un pont rustique nommé Staeg. Il sert

de sentier pour se rendre à une petite redoute, voir le dessin de St. Jacques) et au village de MuttENZ. Ce pont formé par des poutres, retenues par des crampons, est posé sur des chevalets fixés dans le lit du torrent dont les eaux se débattent parmi une grande quantité de cailloux. Les flots forment tantôt de petits îlots, et tantôt vont se cacher parmi les saules et les buissons qui ombragent les bords. Dans le temps des crues, cette petite rivière inonde tout le terrain des environs. En se plaçant au milieu de ce pont branlant, on jouit d'une vue romantique. L'oeil, en remontant le cours de la rivière, s'arrête sur les ruines théâtrales du château de Pfeffingen, au haut d'une belle prairie. Une allée de peupliers de Lombardie coupe le paysage et lui donne un aspect Italien. Du côté opposé en suivant le fil de l'eau, la vue se repose sur le triple étage des ruines du château de Rhoetelen, sur une colline au fond du Wiesental. Le double point de vue de ces deux châteaux, régulièrement alignés avec le milieu de ce pont, est peut-être unique en son espèce. Le cimetière de St. Jacques, actuellement planté de vignes, est entouré d'une haute muraille. C'est le lieu où s'est passé le dernier acte de la sanglante tragédie dont nous avons parlé plus haut. L'indomptable valeur des vaincus coûta cher aux vainqueurs et mérita leur admiration. Les Suisses après avoir fait mordre la poussière à des milliers d'ennemis, périrent glorieusement sur le champ de bataille. Le Dauphin en voyant la fleur de son armée détruite par une poignée de combattants, s'écria dit-on,

Encore une victoire comme celle-ci et je suis perdu !
Quel dommage que les vaillants chefs, qui conduisirent à cette boucherie les troupes des Cantons, portent des noms aussi peu dignes de la majesté de l'histoire, et aussi difficiles à prononcer que Hans Matter, Kilch Matter, Erni Schick & co. Comment faire entrer dans un poème des noms aussi baroques ? Il sont loin de l'harmonie de ceux des héros de la Grèce ? »

Ce premier passage de la Birse nous assure que le sublime est pour Henzi devenu Hentzy une question de musique. Une culture avec ses préjugés qui transforme la boucherie suisse en poésie française. En poésie baroque protestante et moqueuse, en vanités empoisonnées. Hentzy n'aura de cesse sur son parcours de pourfendre et la décadence catholique et l'iconoclasme des républicains, de même qu'il renvoie à la peinture de la contre-réforme tout en exigeant un retour à la religion naturelle, la grimace érémitique en figurant la forme supérieure. Une culture qui ne manque pas de se récrier mais croque les transes superstitieuses des indigènes devant leurs idoles :

« La célèbre chapelle souterraine, qui a fait la grande réputation de ce couvent, possède une image miraculeuse de la sainte Vierge. Elle est encore ornée de trois autels, sur l'un desquels est placée l'image. Celle-ci est totalement noircie par la vapeur des lampes et des cierges, qui brûlent nuit et jour ; la grotte elle-même est tellement enfumée qu'on la prendrait plutôt pour un four que pour un temple chrétien. Les fêtes et les dimanches

elle est remplie d'une foule de personnes qui y viennent de tous les environs pour y faire leurs prières. J'ignore pourquoi cette image, de même que celle de Notre-Dame des ermites, dans le Canton de Schwitz, que j'ai aussi visitée, sont noires comme des négresses. Un pareil teint choque mon imagination et ne répond nullement à l'idéal que je me forme d'une vierge aussi modeste que belle ! [...] Si j'étais dévot à la Vierge, il me semble que je m'agenouillerais avec bien plus de ferveur devant une *Madre de Dio* de Raphaël ou du Corrège que devant ces figures basanées. Nos paysannes autour de Mariastein n'y regardent pas de si près. Pénétrées d'une foi vive, elles regardent la sainte Vierge comme une amie intime, une patronne qui, malgré sa face noire, écoute avec bonté leurs supplications. Qui aurait le courage de leur enlever cette croyance consolatrice ? Je suis loin sans doute d'être l'apôtre de la superstition monacale, mais s'il fallait opter entre l'incrédulité moderne ou la superstition antique ; c'est-à-dire entre enlever aux moeurs leur soutien, aux vertus leur aiguillon, aux malheureux l'espérance et aux scélérats leur dernier frein ; ou bien porter jusqu'à la crédulité la foi à ce frein, cette espérance, cet aiguillon, ce soutien : mon choix serait bientôt fait. Malheur à l'homme et à la société, si jamais on parvient à détruire la Religion et le Culte ! Heureux, au contraire, l'homme et les hommes, si, instruits par des leçons terribles et récentes de l'indispensable nécessité de ce Culte et de cette Religion, les vrais philanthropes s'appliquent à les

ramener, l'un et l'autre, à la sublime simplicité et à la pureté évangélique ! »

Ce qui lui permet, une fois arrivé dans les gorges de Moutier, de commettre la *baroque* oxymore « sauvage sublime » :

« Après avoir marché, non sans un sentiment secret d'effroi, sous une file de rochers sourcilleux, on parvient au pont de Pennes. Dans l'impossibilité de continuer la route en droite ligne, il a fallu jeter de biais un pont très solidement construit en pierres de taille, pour gagner la rive opposée de la Birse, qui coule maintenant à notre gauche. Ce passage est remarquable, le dessin ci-joint en donne une idée fort juste. L'obscurité naturelle de la route paraît encore redoubler en approchant de ce pont ténébreux, que les rayons du soleil n'éclairent que pendant quelques courts instants. À ses extrémités se trouvent deux cavernes qui paraissent se narguer l'une l'autre. Les rocs qui les composent font mine de vouloir combler l'espace qui les sépare. Une croix de fer, scellée sur le milieu de l'arche, est le palladium épiscopal qui, sans doute par un miracle continu, a empêché jusques ici cet écroulement. La première de ces cavernes surplombe le chemin d'une manière effrayante, à distance elle présente comme la gueule ouverte d'une bête féroce, prête à engloutir le téméraire passant ! Ou si vous aimez mieux une image moins sinistre, vous pouvez y reconnaître la forme d'un énorme casque, surmonté d'un panache de verdure, voyez le dessin. Au-dessus de

cette caverne on en distingue une seconde, garnie intérieurement d'un échafaudage en charpente. L'Église et l'Épée se disputent l'importante propriété de ce triste réduit. La Légende prétend que c'était l'ermitage où s'était retiré St.-Germain pour pouvoir se livrer sans distraction à ses pieuses contemplations. L'Histoire veut au contraire que ç'ait été jadis un corps-de-garde où quelques soldats plus braves peut-être que saints, et armés non de rosaires ou de reliques, mais de bonnes arquebuses, pouvaient s'opposer au passage d'une armée entière. On ne peut parvenir à cette grotte, qu'au moyen de grandes échelles, ou par un conduit souterrain. Je n'ai point été tenté, je l'avoue, de faire une visite domiciliaire dans ce réduit, au risque de me casser le cou, préférant de laisser les hiboux et les chauve-souris en paisible possession d'un gîte si conforme à leurs habitudes ; je me suis contenté d'en faire la conquête de loin, à coups de crayon. La seconde caverne n'est pas moins remarquable. Elle est formée par des arches, en partie horizontales et en partie verticales d'un grand rocher calcaire. Cet endroit, nommé le réclame de saint Germain, est d'un sauvage sublime, et parfaitement adapté aux sombres méditations ascétiques de quelques anachorètes superstitieux et visionnaires. Il servait autrefois de but aux promenades des Chanoines de Moutiers, quand il leur prenait quelque accès de dévotion monastique. »

Il n'y a désormais plus que deux sublimes chez Hentzy et nous les rencontrons dans sa Lettre treizième

qui porte donc sur le détour par le cours de la Sorne, ce supplément, illustré par la *Promenade* seule, de la course de Bâle à Bienne – à l’occasion de deux escarmouches.

De chez Bourquin à Sonceboz Hentzy rejoint avec son peintre la source de la Sorne qui comme on l’a vu était alors à Bellelay, mais ils sont surpris, alors qu’ils contemplent et peignent la situation de l’Abbaye, par des miliciens Bernois qu’il chasse en leur parlant le dialecte de leur capitale. Être citoyen de la République des lettres ne suffit pas pour sauver sa peau : la scène au « sublime effrayant » où il est pris et dont il se sort grâce à ce dialecte – ah, perfide et salutaire patrie ! – qui ne saurait être en mesure de poétiser l’héroïsme helvétique, lui rappelle avec assez d’auto-ironie un tableau représentant *Orphée aux enfers*.

C’est aussi inscrire d’emblée cette promenade dans un motif dont elle prendra la forme, celui d’une catabase suivie de son anabase, mouvements de descente et remontée des enfers, dont voici la dramaturgie, suivie à peu près par les gravures :

- de l’Abbaye de Bellelay au moulin du Pichoux, descente idyllique, en pente douce vers le gouffre ;
- passage escarpé et ténébreux du défilé ;
- peinture de la cascade à trois sauts et rêverie ;
- réveil face à un forgeron coupeur de tête qui trouve que peindre dans ce lieu est tellement suspect qu’il arrête le mécène, sauvé pourtant bientôt par le peintre, son oeuvre et l’intervention d’un bûcheron du même

village, Undervelier ;

- contemplation de sa grotte miraculeuse ;
 - visite aux enfers de ses forges ;
 - remontée sous le déluge aux Franches-Montagnes,
- méditation géologique qui en fait un ancien archipel dont les eaux se serait retirées.

Chemin faisant, son dernier sublime, Hentzy l'accorde à la violente injonction du barbare au visage noirci par métier qui le réveille de sa rêverie auprès de la cascade, injonction qu'il compare à celle d'un monument efficace, la sublime porte d'Istanbul à laquelle le sultan fait suspendre les têtes de ses ennemis avant de les étudier à la mode physiognomonique zurichoise, objet petit mais auquel la science du sultan trouve des sublimités, à l'injonction du forgeron qui ne voit pas qu'on peigne là, ainsi qu'à sa propre résistance parrhésique, avant que l'image de la cascade ne le délivre du drame de l'assassinat d'un poète-paysagiste, l'image chez Hentzy et le poison et le remède.

La méditation géologique de la *Promenade* développe celle de Goethe qui, au deuxième regard, ne voyait qu'une nécessité patiente dans le chaos traversé, nécessité à quoi s'élevait son âme tout en s'y faufilant arbitrairement. À la suite de son anabase, Hentzy contemple les Franches-Montagnes et se console *en cousant* leur formation à sa vie afin de se donner l'illusion d'avoir leur âge et en projetant leur avenir de type grec. Là-haut Hentzy voit les *Métamorphoses* d'Ovide. Et dans les gorges de la Birse les

monstruosités d'Homère. Hentzy en appelle à une histoire balbutiée par la science, à de Saussure, au système cosmogonique « neptunien » pour étendre démesurément son âme.

« Avant que de déboucher vers Moutier, on entre dans un vaste espace circulaire que le grand chemin partage en deux segments inégaux. Cet espace, parfaitement arrondi par le travail des eaux, réveille l'idée des plus fameux cirques de l'antiquité, par l'étendue de son enceinte et la régularité de sa construction. On voit avec étonnement les gradins semi-circulaires du plus grand segment s'élever à une extrême hauteur avec une parfaite exactitude. Ces gradins sont en partie garnis d'arbres et de buissons qui en marquent les contours. Leur sommet est couronné d'une forêt de sapins. Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est le parfait parallélisme des quartiers de roche qui composent ces couches étendues horizontalement. Vers leur milieu elles ont fléchi par un bout, et forment une courbure inclinée à la gauche qui penche jusqu'au fond de l'arène, sans que cette courbure ait dérangé le parallélisme. Cette inflexion régulière paraît dater du tems où la masse entière, à peine sortie du sein des eaux, avait encore conservé sa mollesse et sa flexibilité, ayant à peu près la consistance d'une terre glaise, durcie ensuite et desséchée par le contact de l'air. Les fondements de la montagne ayant fléchi et s'étant abaissés dans le sens de cette courbure, la masse supérieure a suivi et s'est inclinée à l'horizon. Le petit

segment de ce cirque, à la droite du grand chemin, correspond parfaitement à l'autre moitié : de manière que l'on ne peut douter que ce hiatus ne soit postérieur , et que le tout n'ait pas fait autrefois un seul et même massif, uniforme et solide. Ubi es? Où es-tu, infatigable scrutateur de la nature, célèbre et savant De Saussure ; pour nous expliquer intelligiblement l'origine et la formation de ce singulier enfoncement, ou bassin circulaire, excavé dans le milieu d'une montagne, maintenant partagée et creusée comme un chaudron ? Peut-être que de nouveau à l'époque de quelque grand cataclysme, les courants primitifs qui ravageaient la terre et formèrent une partie des vallons et des montagnes, en se précipitant de hauteurs disparues depuis des siècles et dirigeant leurs cours du sud au nord, après avoir perforé les entrailles du Jura auront formé ici un gouffre tournoyant ; comme l'on en trouve quelquefois dans les grands fleuves, où les flots abandonnent leur succession directe pour se replier sur eux-mêmes et prendre un mouvement giratoire. Ce mouvement ayant entamé le massif, aura peu à peu creusé ce vide circulaire, monument diluvien du travail des ondes. Si jamais le détroit de Messine venait à se dessécher, peut-être trouverait-on le même résultat de l'action des eaux au fond des gouffres de Charybde et de Scilla. L'isthme de ce golfe de rochers est remarquable par trois différentes parois de roches qui s'élèvent du grand chemin jusqu'au haut des montagnes, comme des murs distants de quatre ou cinq pieds l'un de l'autre,

dans une exacte correspondance, des deux côtés de la Birse. Leur entre-deux forme une rigole obscure et profonde, encombrée de pierres qui roulent et se détachent quelquefois de la montagne comme un torrent de cailloux. On voit distinctement que les eaux, en forçant ce passage, ont détruit et percé les digues que la nature leur avait opposées. Cette configuration réellement singulière, où se trouve tant de régularité, est un des plus précieux morceaux pour le système Neptunien ; et atteste d'étranges bouleversements dans la contrée qui en a été le théâtre. »

Mais quand les eaux se déchainent effectivement, là où un instant plus tôt on se les imaginait d'abord déchaînées puis s'étant retirées, quand on est trempé par ce sublime ex-machina, on s'en sauve alors jusqu'à trouver l'asile d'une ferme où se sécher, la chambrée rustique, un hôte, sa fille affable, une bonne soupe à quoi se réduit le théâtre du « vieil Océan », réveillé par Hentzy en revenant des enfers de la Sorne.

Les gorges du massif jurassien et leurs plis, toutes falaises et concavités, entrailles et fracas surplombants, exhibent à qui s'y immerge des figures telluriques défiant l'imagination, alors que pour Goethe et son âme elles indiquent la mesure-limite du volume dont elle est capable de se remplir, le sujet prenant ici osmotiquement la forme de l'objet parcouru, vu, revu et médité, gorges engoulantes engoulées ! toutes eaux ! songez qu'Undervelier compte pas moins de vingt-trois gouffres ! les gorges, leur flore et leurs airs suscitent bien des fantasmes d'origine chez les voyageurs, lettrés et savants, suisses ou étrangers, bien des hypothèses de formation, avant qu'un grand esprit local ne perce décidivement leur géologie, le ci-devant nommé Jules Thurmann, orphelin de ce capitaine du génie qui fit la campagne d'Egypte, voyait une civilisation dans le lac Bourlos et dont Thurmann publiera fragmentairement les mémoires un demi-siècle plus tard, élevé et

humanisé par sa mère à Porrentruy, ville d'Ajoie capitale après la Réforme de l'Evêché de Bâle, prise par Custine en 1792, puis chef-lieu du département du Mont-Terrible, bientôt plus que sous-préfecture de celui du Haut-Rhin et réduite encore, lorsque Thurmann en fréquente le collège avant de faire son bac et d'entreprendre droit et mathématiques à Strasbourg, à tête de district, après que le Congrès de Vienne, voulant réparer les errances de Bonaparte, l'eut faite bernoise comme tout l'Evêché, Thurmann donc qui ensuite, via l'Ecole royale des Mines, de retour au pays l'arpente vingt ans durant marteau au point, pour dépasser de 1832 à 1855 à la fois le neptunisme, version diluvienne, et le plutonisme, version vulcanienne, théories génésiques mono-causales qui avaient alors cours et s'opposaient, lui qui combine plusieurs lois de transformation des roches, magmatisme, sédimentation, métamorphisme, érosion et tectonique ! invente *l'orographie* du massif jurassien, l'« écriture de la montagne » ou mieux science de la lecture de ses *faciès*, que Thurmann tape et collige infatigablement, campant dans ce paysage devenu terrain, y nourrissant de faits positifs sa profuse systémique, en remplissant son cabinet de minéralogie, y grossissant sa terminologie au latinisme et à l'hellénisme forcenés, songez à l'étude « *Lethea bruntrutana* » saluant Ovide en chemin dont cette figure vaniteuse est pétrifiée sur l'humide mont Ida, un « fou des pierres » qui mine de rien assigne ainsi un ordre et une raison à ce massif et aux visions qu'il

offre des métamorphoses de la nature, livrant dès lors le départ d'une légende scientifique rendant obsolètes et disons-le ridicules les rêveries de ses prédécesseurs, les dissipant non sans en monstrueusement approfondir complexité, les outre-passant en figures du « sublime », lui qui parmi ces couches de sédiments calcaires et marneux trouvera des tours de coraux et des fossiles d'invertébrés, moules et oursins surtout, s'exprimant en une infinitude de volutes de valves, spirales et vergettes, et Thurmann déployant un érotisme vertigineux à les obsessivement décrire, en datera le mille-feuilles et les perturbations auxquelles il a été soumis, mille-feuille qu'il voit d'abord soulevé, « ployé » par une force verticale, se convainquant vers la fin de sa vie bien plutôt d'un mouvement latéral qui l'a raclé, plissé, fendu et éventré à diverses profondeurs, une poussée tangentielle induite par un contre-coup des Alpes venues donner contre les Vosges et la Forêt Noire, cataclysme sur quoi il flottera encore des millions d'année durant, burinant un mille-feuille dilacéré, minante ja dissolvante, ja précipitante érosion ! les progrès de Thurmann sur les plissements du Jura ouvrant ainsi vertigineusement l'image de l'origine à l'attention de ses suiveurs, puisqu'il mettait là au jour les restes de hauts-fonds d'une mer épicontinentale du Myocène, peu profonde, dont le paysage devait tenir de celui de notre Micronésie, béantes paludes au-dessus de quoi battent ailes de libellules géantes et flappent nuées de ptérosaures, des archipels où paissent parmi les

fougères des troupeaux de sauropodes que reluquent immobiles dans le clapotis de lagon tiédasses et mollusqueux des bandes de crocodiles ennuyés, monde dont l'horizon se bornera une éternité durant aux tressaillements des fougères et à la prochaine attaque de T-Rex, soupe certes sans doute sentante, d'une certaine manière cependant aveugle aux météores et au méphitisme qui en viendront lentement à bout, mijotant sous l'un des plus tropicaux climats qu'ait connus la Terre et qui fit la profusion et la flamboyance du règne reptilien ! grouillantes ères pliées en ces spongieuses gorges dont, tout près du fameux pont de Penne qui n'existe plus, une grande dalle oblique présente de belles traces, acheiropoïètes pour le coup !, nos promeneurs de la fin du 18^e siècle l'ayant manquée, ne grimpant pas encore sur ces rochers qu'ils peignaient du sentier suivant la grève, comme on le fit au moins dès la Première Guerre mondiale et puis de plus en plus audacieusement et librement, jusqu'à ce que des poignées d'hirsutes à bandana et juste-au-corps fluo n'en gravissent à mains nues, et pour certaines et certains sans assurage, les surplombs à trous et miroirs à gouttes, des entrecroisements de pistes dont les empreintes projettent là une pataugeoire sablonneuse où s'ébattaient diplodocus et théropodes, sublime de situation qui aura entre temps inspiré le cinéma et aussi bien donné lieu, au début du 21^e siècle, à l'installation aux environs des grottes de Réclère, spectaculaire effondrement de doline au bord la côte du Doubs, d'un

« Jurassic Parc » ou reconstitution touristique et un rien patachrologique de cette dystopie, ainsi posant l'hypothèse « d'une action latérale, procédant du côté suisse vers le côté français sur des massifs faillés et avec le concours de grands agents d'ablation » Thurmman participera à l'essor de l'exploration géologique et spéléologique, s'intéressant en outre à la sociabilité des plantes il anéantit les hiéroglyphes et l'anthropocentrisme où s'achevait encore le latin de François Robert, cet ingénieur géographe du Roi, puis administrateur républicain et membre de l'Académie de Berlin, qui publie son *Voyage dans les 13 Cantons*, comme la *Course* de Bridel, en 1789, l'année où Hentzy y est, aux gorges, les décrit, les fait peindre et les fera graver, tout en appelant de Saussure et sa science à en expliquer la genèse, à donner en somme de nouvelles images à un sublime dont le pinceau se complètera bientôt d'un marteau, et au siècle suivant d'un jeu de mains et de jambes d'hommes-araignées dont au passage des gorges on repère les lignes aux boutonnières de pitons brillants sur les faces, et si l'on s'y ose plus proche aux traces fraîches de magnésie et au velouté patin des prises.

Or avant de vous faire lire François Robert, Walsh puis Hentzy à nouveau devant la Cape aux Mousses, je me dois ici d'honorer le goût de ce dernier pour les détours en vous livrant un souvenir qui m'attache à ces gorges de Moutier, moi enfant de Courrendlin, à leur portail nord, qui les connaît d'abord par une migraine

qui me venait alors dans la voiture de mes parents les fendant vrombissant pour m'amener de l'autre côté à l'hôpital de Moutier chez un pédiatre du Sud répondant au nom de Steiner, l'éboulis, quoi, chargé de contrôler ma convalescence à l'issue d'une opération, réalisée à Berne et corrigeant une malformation congénitale qui voyait l'un de mes uretères sortir du rein et s'y replanter, me causant une infection fatale sans la chirurgie, un pédiatre donc qui invariablement m'introduisait « pour voir » une sonde dans la verge, le passage angoissant des gorges anticipant la douleur de ma prochaine pénétration médicale, migraine que j'oubliais un instant grâce à une vision d'horreur m'apparaissant invariablement au cours de cette traversée, au moment de longer les bâtiments du haut-fourneau de Von Roll, dans la fonte en fusion duquel avait glissé et brûlé le grand-oncle de ma mère, née elle-même à Choindez chez la sage-femme de la cité ouvrière, d'une fermière descendue y accoucher à pied des hauts bords de ces plis ombrageux, fonte qui en 1993 fit de beaux canons pour la guerre d'Irak, et migraine dont j'ai fini de me remettre non point d'abord à travers Goethe, Hentzy et la clique du sublime, mais en y retournant inlassablement à pied y muser, y lire y camper y phonographier, y user mes phalanges en escalade jusqu'à ce qu'un jour l'un de ses praticiens et fanatique du substrat m'ait tendu, alors que les bras en vrac, assis dans l'une des traces de dino de cette fameuse dalle baignée de soleil, j'effeuillais d'une main

Castaneda et de l'autre *L'esthétique des rythmes* de Maldiney, une page de l'*Inventaire spéléologique* reproduisant telle des gravures romantiques de la *Promenade*, et qu'alors s'évapore en moi tout le poison des gorges, mais laissons cette image pour moi matricielle et place à la cosmogonie de François Robert :

« De Delémont, je traversai la vallée & je m'engageai dans le Jura, à l'endroit où la Birse en débouche, en roulant avec vivacité ses ondes argentines. Les rivières qui coulent dans le sein des montagnes suivent toujours la direction des vallées et passent successivement de l'une dans l'autre. Ici, la marche est différente : la Birse coupe transversalement les chaînes du Jura qui, sans doute, dans une commotion du Globe, se sont déchirées & entrouvertes jusqu'à leurs racines. Dans cette crise violente, les bancs qui composaient ces montagnes ont été bouleversés, & se voient tous dans une position verticale, souvent ils sont contigus les uns aux autres , quelquefois aussi par la chute ou le dépérissement de quelques-uns, on en voit d'isolés. Les lits qui sont contigus le sont parfois avec de légers intervalles causés par le dérangement qu'ils ont éprouvé dans la subversion.

Ce double effet du Jura déchiré, & de ses tranches disposées verticalement, ont-ils eu lieu en même temps, ou à deux époques différentes ? Le renversement des lits a-t-il précédé la scission de la montagne, ou l'a-t-il suivi ! c'est ce que rien ne décide. Mais les rochers qui sont

de droite et de gauche de la rivière, correspondent entr'eux si parfaitement en quelques endroits qu'ils paraissent évidemment n'avoir fait auparavant qu'une seule et même montagne.

Ces rochers à pic d'où il semble que la Birse se hâte d'échapper, ce lieu où la nature semble avoir souffert, parle à l'âme qui y éprouve une émotion mêlée d'horreur et de plaisir ! Le voyageur philosophe veut précipiter sa course, et à chaque pas de nouvelles beautés causées par de nouveaux accidents de la nature & les foules de réflexions qu'elles font naître tendent puissamment à le retenir ! L'écartement des rochers ne laisse souvent à la Birse que l'espace nécessaire au passage de ses eaux, avec un chemin très-angusté pris tantôt sur une rive tantôt sur l'autre, & qu'il a même fallu, en quelques endroits, tailler dans le roc vif. Mais puisque cette rivière coule visiblement dans un lit accidentel par la rupture & la déhiscence du Jura, & qu'elle a nécessairement préexisté à cette catastrophe, quel fut donc en ces lieux l'état des choses, avant que l'effort de la nature lui eût ouvert cette issue ?

Avant cette époque, la vallée de Moutier-Grand-Val, peuplée de bourgs & de villages, fut nécessairement le bassin d'un grand lac. Les eaux de la Birse & des ruisseaux qui viennent s'y jeter, circonscrites par les montagnes, se gonflèrent, s'accumulèrent & développèrent une surface qui mit l'évaporation en proportion avec le volume des eaux qui viennent s'y rendre, & alors la vallée forma un lac sans issue où la

surface des eaux atteignit les parties les plus déprimées des montagnes environnantes, avant qu'elle pût fournir à l'évaporation une quantité qui balançât les eaux affluentes &, en ce cas, ce fut un lac qui eut un débouché comme presque tous. La crise que nous avons dépeinte arrivée, les eaux du lac se feront écoulées, il se sera tari, desséché ; les terres y auront été mises en valeur, ici par des cultures, là par de bons pâturages , plus loin par des vignobles ou des vergers. Les hommes s'y feront multipliés ; leurs habitations rapprochées auront bientôt formé des bourgs, des villages. Tels sont les deux états dans lesquels s'est trouvée successivement la vallée de Moutier-Grand-Val. Le bouleversement qui entr'ouvrit les montagnes qui faisaient digue, du côté du nord exista dans toute la chaîne du Mont Jura, ainsi que nous aurons lieu de le remarquer, les hommes, paisibles habitants de ces montagnes solitaires, dans ce désastre épouvantable, le regardèrent comme l'objet du courroux & de la vengeance de la Nature irritée. Leurs sociétés furent rompues; ils se dispersèrent, errant à l'aventure sur les ruines de leur pays désolé ; la détresse, la terreur marchaient sur leurs pas. Étaient-ils sur les montagnes ? elles s'écroulaient sous leurs pieds ; fugitifs dans les vallées ? les eaux venaient les submerger ; cachés dans les antres ? ils y trouvaient leurs tombeaux ; & les flammes, pendant ce temps dévoraient leurs habitations renversées ! Les monuments qui restent de ces anciennes & effroyables révolutions, sont comme

ignorés. Un petit nombre feulement de Philosophes depuis un demi-siècle commence à y lire l'Histoire ancienne de la Nature, mais les anecdotes, gravées par toute la Terre en caractères indestructibles, & faits pour toutes les Langues, ne sont regardées que comme des songes & des chimères par le vulgaire qui ne veut ou qui ne peut point voir, & qui se refuse à des idées que son imagination, trop faible & trop rétrécie, ne peut recevoir.

Dans ce passage qui retentit en moi comme sur l'airain sonore qui frémit encore longtemps après qu'il a été frappé, je voyais avec surprise les sapins & les mélèzes croître sur le roc nu & sec, où il n'y a vestige de terre végétale. Quelquefois, d'un trou circulaire de six pouces de diamètre, sur le flanc perpendiculaire d'un rocher, sort un sapin de même calibre, qui le remplit exactement. On voit communément de longues chaînes de pareils rocs, ombragés & recouverts de sapins. C'est que ces espèces, d'arbres, plus particulièrement, ne tirent qu'en partie leur nourriture du sein & des suc de la terre. Leurs racines courent sur le roc, s'attachent par leur chevelu aux inégalités qui s'y trouvent & sont recouvertes par un peu de mousse, alimentée par le limon ou la fécule imperceptible des plantes microscopiques, successivement engendrées, détruites & régénérées. L'humidité que la mousse filtre & qu'elle entretient, l'humidité de l'air, les *effluviums* ou émanations de tous les corps que l'atmosphère tient en dissolution & qui y nagent disséminés, voilà d'où ces

arbres tirent leur nourriture & leur chétive existence, car on conçoit bien que ce ne sont que des arbres rabougris.

Quelquefois, à la vérité, sur une roche de douze ou quinze pieds de diamètre tombée de la montagne, on voit surgir de magnifiques sapins, forts sains, vigoureux & qui résistent au choc des orages. Mais en y regardant de plus près, on voit que leurs racines, couvertes de mousse, courent sur le roc, le serrent, l'embrassent, descendent en le suivant jusqu'à la terre où elles s'enfoncent et deviennent des canaux qui portent à l'arbre une nourriture abondante, et même temps qu'elles l'arc-boutent puissamment contre l'impulsion & la violence des vents.

Quant aux sapins qui croissent sur le roc sans mousse & sans terre végétale, leurs menues racines s'insèrent dans les gerçures du roc où elles sont abreuvées d'une certaine humidité. L'atmosphère fait le reste ; & pourquoi non ? L'atmosphère n'est-elle pas le grand réservoir, le réceptacle général des écoulements de toutes les substances ? N'a-t-on pas reconnu que les corps même solides fournissent à l'évaporation ? L'air est donc imprégné des parties atténuées, imperceptibles, élémentaires & constitutives de tous les corps ? Pourquoi la Nature ne les y reprendrait-elle pas immédiatement, pour en recomposer de nouveaux êtres, de nouveaux tous ? Les pores, qui sont à la superficie du tronc, des branches, des feuilles & et des fruits, ne sont-ils pas autant de bouches absorbantes ? Ne sont-ce pas les extrémités de petits canaux capables, ainsi que

les racines, de filtrer & charrier les principes, les déposer, les modifier, les assimiler par l'organisation de l'arbre, & suivant les vues de la Nature. Un saule de cinquante ou soixante livres aura crû dans une caisse : le déchet, dans la masse de terre qui enveloppe ses racines, se réduit à rien ou presque rien. La quantité de matière liée sous son volume s'est donc formée aux dépens de l'atmosphère, qu'on doit regarder comme la menstrue universelle. »

Avant le marteau du progrès, en 1789 les gorges ne contiennent presque encore que du bonheur et des idylles, au coeur d'icelles Hentzy voit des chèvres au-dessus de la fameuse « Cape aux mousses » dont Bridel n'avait dit mot dans sa *Course*, avant de la décrire et de la faire graver merveilleusement par Birmann en 1802 :

« Avant de quitter la belle chaussée construite en terrasse et soutenue par un mur construit en pierres de taille le long de la rivière, je me suis arrêté pour jouir d'un charmant coup-d'oeil, voyez le dessin des roches de Moutier. Des filets d'une eau cristalline coulaient en abondance des fentes de l'humide Romont, pour se jeter dans la Birse qui paraissait serpenter plus lentement pour les attendre. Ces petits ruisseaux s'échappaient des urnes de leurs naïades, réunies sous un beau groupe d'arbres où mon imagination se les figurait négligemment couchées entre les verts buissons et les mousses jaunâtres, festonnées en guirlande sur la surface des rochers au pied de la montagne. Le vert foncé de ces épais buissons et les teintes chaudes et

dorées de ces belles mousses, formaient le plus pittoresque contraste avec les ondes argentines de ces cascates. Pour animer cette scène et faire tableau, un petit troupeau de chèvres était en mouvement continu pour gravir ces rocs escarpés. Se fixant et bondissant même avec l'agilité et l'audace qui caractérise les chèvres montagnardes sur les rebords et les saillies les plus étroites et les plus hasardeuses des rocs, elles nous regardaient du haut en bas et leur museau naturellement goguenard paraissait nous dire : essayez d'en faire autant ! La nature, prévoyante dans ses dons, avait dressé pour elles au bord des précipices, au milieu des ronces et des épines, un abondant repas. »

Tandis qu'en 1825, une décennie avant la percée de Thurmann, dans ses *Notes sur la Suisse la Lombardie et le Piémont* Theobald Walsh retient encore du sublime romantique gentiment patiné de ces gorges l'épouvante qui vous attrape d'être avalé par le paysage et les états de l'eau de cette Cape, lui qui devait bien avoir dans le dos *De la Composition des paysages* de Girardin, sorti en 1805, et dont le chapitre XI, consacré aux fabriques aquatiques des jardins, proposait la typologie suivante :

« Relativement à l'effet pittoresque, les eaux peuvent être divisées en cinq espèces :

- Les cascades écumantes,
- Les cascades suaves,
- Les eaux rapides,
- Les rivières,
- Les eaux calmes.

Les cascades écumantes sont celles où les eaux se précipitent violemment et en grande abondance. Ces sortes de cascades forment une grande masse blanche semblable à la chaux qui bouillonne. C'est pour cette raison que ce genre de cascade ne peut jamais faire un bon effet que sur un fond de rochers, ou sur un fond de ciel. Si, néanmoins, leur situation vous oblige à les employer dans un bois, il est à propos de les placer dans un renforcement, et de disposer quelques masses d'arbres en avant, afin de répandre un demi-jour sur ces eaux trop blanchâtres ; car si vous placez de pareilles cascades en avant d'un fond noir, leur couleur d'un blanc mat ne manqueroit pas de faire une tache désagréable dans le paysage. »

Mais Walsh :

« Les gorges de Moutier-Grandval passent pour ce que la Suisse offre de plus remarquable en ce genre ; je ne vois en effet que le défilé des Roffles, au canton des Grisons, qui puisse leur être comparé. On se sent pénétré à la fois d'admiration et d'épouvante au fond de ces sombres abîmes qui, en quelques endroits, semblent vouloir se refermer sur votre tête, et ce que lorsqu'on commence à se familiariser avec l'aspect effrayant de ces lieux qu'on peut en apprécier la grandeur sauvage et les âpres beautés. Des rochers calcaires, d'une prodigieuse hauteur, s'élèvent à pic le long d'un gouffre tortueux et resserré, d'une de ces crevasses profondes dont les convulsions du globe ont sillonné sa surface ; ailleurs, leurs couches, jadis horizontales, sont devenues

perpendiculaires, et, debout sur leurs arêtes, elles forment de longs et étroits couloirs parallèles. Affectant plus loin des formes moins bizarres, les rochers qui couronnent les hauteurs du défilé vous apparaissent semblables à des ruines se détachant de la verdure variée qui les entoure ; l'oeil trompé croit y reconnaître les tourelles et les murs crénelés de quelque manoir croulant, sur lesquels de sombres sapins ont déjà pris racine. L'eau qui filtre goutte à goutte au travers des fissures et sur la surface de ces masses gigantesques, en a usé les angles, arrondi les contours, et, par son action lente, mais continue, a creusé à leurs pieds de spacieuse cavernes.

Par une belle matinée, ce trajet et d'un effet magique. Un des revers de cet étroit défilé, entièrement dans l'ombre, et vu au travers d'une gaze de vapeurs transparentes, contraste avec le revers opposé qui présente, aux rayons obliques du soleil, les formes abruptes de ces roches que revêt une végétation fraîche et épaisse, et sur la crête desquelles s'élève un ermitage, une chapelle solitaire suspendue au-dessus de l'abîme. La route peu large serpente entre le lit sinueux de la Birse et la base du rocher ; lorsque l'espace lui manque d'un côté, elle franchit sur un pont hardi le cours du torrent, et se déroule au pied de la paroi opposée. De loin en loin, la gorge s'élargit un peu et l'on voit, au-dessus d'un groupe d'arbres, se jouer, en légers tourbillons, une fumée bleuâtre qui annonce la présence de l'homme : vous approchez et une ferme, un moulin, à demi cachés

dans la verdure, animent pour un moment cette profonde solitude.

J'ai remarqué à une demi-lieue du village de Moutier une cascade d'un genre tout particulier : elle est formée par un ruisseau qu'on voit descendre en bouillonnant des sommités voisines, et se perdre tout à coup dans les mousses épaisses dont est tapissé le rocher : il ne tarde pas à reparaître, mais subdivisé en mille et mille petits filets d'eau qui tombent dans le lit de la Birse où ils produisent l'effet d'une forte averse. »

Ne quittons pas cependant le sublime des temps révolutionnaires, d'avant la science à Thurmann, sans saisir au vol cette profession de foi de Hentzy en faveur de la promenade absolument libre qui lui vient dans les gorges, car il en a fallu n'est-ce pas des Rousseau, des Goethe, des Hentzy, des Rosenberg, des Walsh, des Bridel, Birmann et compagnie, pour qu'il y ait plus tard d'autres promeneurs et d'autres flâneurs, pour qu'il y ait Rimbaud, les Surréalistes et les errances à Walser, la dérive psycho-géographique des Situationnistes, pour que d'autres encore fassent de la promenade une fugue et un art de ne point laisser de traces, de les brouiller, de se perdre dans la sauvagerie, il en a fallu pour qu'un Lucius Burckhardt puisse enseigner dans les années 1970 la promenadologie ou « science » de la promenade augmentée et critique, promenade collective, discursive et toute concentrée sur la perception, lui qui refera durant la Documenta 8 le voyage de Cook en Haïti sur un terrain d'exercice de l'armée aux abords de Kassel

dont il avait investi auparavant les imposants jardins, projetant cette fois une utopie dans un non-lieu, tournant l'automotricité royale et solitaire en expérience sociale déambulatoire, en *reenactment*, en stage de rééquilibrage et d'affinement des percepts, en camp de phénoménologie, oui il en aura fallu des semelles de vent pour qu'en 2020 tel ami de Toulouse emmène harnaché de son laptop et de ses émetteurs un groupe de promeneurs écoutants chaussés de casques sans fil à travers lesquels il leur mixe et révèle les abîmes sonores de terrains quotidiens.

« Plongé dans une douce rêverie, je ne pouvais me lasser de contempler ce riant tableau. Placé au milieu de deux sombres défilés étroits, la nature paraissait l'avoir composé dans un moment de bonne humeur, pour se délasser des travaux pénibles de cet amas de rocs et de montagnes. Afin de laisser à mon dessinateur le temps d'achever une esquisse fidèle de cet endroit charmant, je quittai les bords de la Birse pour grimper les hauteurs derrière la forge du Martinet, sans savoir où aboutirait une course vagabonde, entreprise à tout hasard, *I pedes quo te rapiunt auræ*. Horace : allons là où nos pieds et les airs nous enlèvent. Errer dans campagne sans autre boussole que le caprice, c'est pour moi une jouissance à nulle autre pareille. En marchant toujours, je ne suis jamais hors de mon chemin. Si la société et le fracas des villes a ses agréments, la solitude et la liberté des champs en offrent bien davantage à mon gré. C'est là où l'homme maître absolu de lui-même, échappe aux

entraves des conventions ou de cette multitude d'usages et de convenances dont la gêne ne cesse de troubler le désir inextinguible de l'indépendance. »

On doutera que le tableau de Courbet intitulé *Paysage du Jura*, qu'il peint à la va-vite en 1872 et récemment réapparu, représente vraiment, comme on a voulu le démontrer, un petit pont de pierres sur la Sorne, on relèvera par contre qu'après avoir en 27 tentatives traduit en mots la *Montagne Sainte-Victoire* de Cézanne, Rémy Zaugg, écrivant pour voir plus que voyant pour écrire, sur de simples feuilles où il reproduit, au stylo à bille, le cadre du tableau et note ce qui y figure à l'endroit correspondant : arbres, ciel, maison, toit, toit, toit... herbe, chemin, ses *Esquisses perceptives* devenant un véritable fouillis d'indications, s'étalant dans une série de cadres mis en correspondance sur une grande feuille, plus de trente pages, et puis, fasciné par la théorie de la perspective centrale autant que par le cubisme, ayant commencé une série intitulée Dedans-Dehors en peignant l'intérieur d'un cube ajouré de carrés, concevant des sculptures et

leur compte-rendu descriptif, un cycle de 126 gravures, autour de 1968 Rémy Zaugg va rencontrer Jacques Hainard, jeune assistant conservateur au Musée des cultures de Bâle, « Nous avons, dit-il, écrit un livre incroyable, une histoire de fous, *Public relations de Dedans-Dedors I à XII*, ou décodage en français d'un objet vu. Nous avons décidé, un soir, de décrire la sérigraphie *Dedans-dehors II*. Nous voulions pratiquer le dire objectal », or les deux hommes iront ensemble au Jura chercher « le secret », celui des guérisseurs et autres coupeurs de feu dont la région est si riche : « Nous avons loué une maison à Undervelier et nous allions de ferme en ferme. Nous écoutions des histoires de sorcellerie, de maisons hantées, de vaches dont les cordes se détachaient. En marchant, Zaugg m'expliquait la perspective atmosphérique. »

Voilà pour ces hommes – esthètes, anthropologues – du 20^e siècle qui virent bien la Sorne mais recherchaient la superstition de ses riverains, et il y en eut peu d'autres, même si bien sûr il se trouvera tel autre ami se prenant par ailleurs éminemment pour Napoléon, qui dans son lit près de son embouchure en la Birse aura fait placer de grands blocs de calcaire au sein desquels une truite fondue d'airain est scellée, sournoserie d'un poisson commun peuplant cette rivière à la satisfaction jusqu'ici de tous les carnassiers qui en aient couru les bords, or dès les années 1970, et alors qu'en parallèle le « peuple » jurassiens, fait de catholiques francophones et francophiles, était en passe de réaliser son

indépendance politique face au Canton de Berne réformé et germanophone, accusé d'impérialisme culturel sur l'ancien Evêché, un combat qui aura eu pour Undervelier cette loufoque conséquence qu'une route entamée sous l'ère bernoise, et qui devait, par le hameau de Rebévelier, rejoindre le village par le lieu-dit les *Effondras* dont les eaux s'écoulaient dans le Miéry, sera abandonnée par le nouveau canton et s'arrête aujourd'hui en plein dans les bois, du moment qu'il leur apparut indéniable que la société capitaliste courait à sa perte et le monde avec, quelques jeunes bourgeois zurichois et bâlois se mirent à vouloir en sortir, pas par l'autre bout, mais par derrière chez eux, vivre libre et travailler durablement ici même, dans l'arrière-pays bâlois et ses plis justement, et s'enquirent donc, bien mécontents qu'ils étaient, de terres au Jura, qu'ils trouvèrent à Undervelier, dans le val du Miéry justement, puis y établirent une ferme collectiviste que l'on rejoint et quitte librement, cette commune autogérée se finançant par la vente directe et ayant renforcé depuis, grâce à la construction de sa propre usine hydro-électrique, son autonomie, Longo Mai avait trouvé en 1973 Undervelier assez désolé, sur le site des forges était installé une colonie pour les apprentis mécaniciens de l'usine d'armement, établissement dont le maître tenait par ailleurs, dans l'imposante ancienne auberge des cochers de poste et petits représentants dont il brûlait la charpente pour se chauffer, un sacré bouibouis prénommé la « caverne sauvage », tandis que

la ferme des Grands-Champs, sise elle en bas des gorges, faisait assez souvent l'objet de razzias de la part des stups, un village à mentalité et à misères plutôt ouvrières, c'est le contexte parmi lequel s'insère ce collectif offrant à l'examen un exemple digne et réussi de l'art de la vie alternative laïque, qui entre temps a ouvert d'autres fermes en Europe et sur d'autres continents, est devenu un archipel multinational de kolkhozes où il fait plutôt bon survivre, quoique le maraîchage, la tournée des marchés, l'abattage des moutons et le tannage, sans compter les discussions hebdomadaires sur l'investissement des gains modestes et l'organisation des travaux, restreignent assez les possibilités d'expression personnelle dont on ne se demande plus à quoi elle pourrait servir d'ailleurs dans un monde qui s'effondre, une vie raisonnable d'avoir au moins la moitié du temps les mains productives de biens de première nécessité, de produire et vivre durablement dans un cadre local que compense peut-être la perspective d'en trouver un autre, une fois qu'on en aura marre, sur l'archipel Longo Maï, différent du nôtre par son sol et son climat mais peuplé lui aussi de stoïciens, dont on aura dûment rencontré de jeunes spécimens, un enfant du collectif en particulier qui de Zürich où il a fait médecine retourne en ce village que sa copine bergère, habituée des pâtures maigres mais ensoleillées des Franches-Montagnes, qualifie de « frigo » et cherche à y fonder une coopérative d'habitation, tout en continuant à s'intégrer aux indigènes, par exemple en

candidatant à leur bourgeoisie vieillissante, quant à l'avenir de la communauté costa-ricaine de Longo Maï, il se montre retenu, aussi vrai qu'elle a tant crû qu'il faudrait défricher la jungle pour établir de nouveaux champs, alors qu'aujourd'hui la jungle est l'or vert du pays, très protégée ! de plus un cercle de membres évangélistes y mène le schisme, à côté de la coopérative agricole de Longo Maï, à la sobriété somme toute pionnière, les impulsions de retour à la source, mais pas obligatoirement à l'agriculture, aux bas loyers, à l'existence plutôt anti-industrielle et capitalo-critique, les autres collapsologies en mal d'espace vital, les fuites plus ou moins conscientes ou même désirée, qui ont fait florès en Suisse comme en Europe comme l'on sait – ces impulsions ont donc fait échouer certaines et certaines de leurs penseuses et leurs faiseurs autour du Pichoux, si bien que tantôt en solo, tantôt en couple ou en plus ou moins grosses colloqs quelques tentatives d'échappées hors du monde ont eu lieu jusqu'au seuil du 21^e siècle et même dans ses premières décades, chaque année la région gagnant une vingtaine d'hippies et en perdant autant, partis se faire tondre autrement ailleurs, cette première renaissance du Pichoux dure cinquante ans, ayant réactivé à la fois la période industrielle et la dimension esthétique inventée par Bridel et Hentzy, relayée il est vrai entre temps par la vogue d'écrits et autres vidéos consacrés au retour à la vie sauvage, redonnant quelque sens aux indécrottables indigènes, à travers l'extension de l'exploitation de

l'eau, le recyclage des ruines industrielles et la culture voire la vente d'un regard ou d'un sentiment paysager, en passant auprès de l'ancienne usine de Blanchefontaines on remarquera à ce propos les entassements de statues aux plus hétéroclites sublimes, du cheval ailé via la nymphe aux soldats impériaux, de la fonte ultra-cheap commandée en gros en Chine, stockée aux bords de la Sorne et écoulée à travers internet aux propriétaires helvètes de maison individuelles avec jardin, ainsi qu'à celles et ceux qui se promènent en voiture ou en moto dans les gorges du Pichoux le dimanche.

Cependant, à suivre l'étymologie de Sorne, sournois, mot d'origine provençal et dérivé de l'ancien provençal *sorn* « sombre, obscur » – voyez le substantif *sorn* « soir » – ce groupe de mots issu sans doute d'un croisement de *sourd* avec le français *morne*, de l'ancien provençal *morn*, *les étymologies obscures* proposant en 1982 une forme **sordinare*, reconstruite d'après *sordere* « être sale, sans éclat » sur le modèle de *sordidare* « salir », à suivre assez exactement la sournoiserie dans Sorne, on remarquerait aussi peut-être qu'il y a peu les gorges de la Sorne, sa belle côte sud et le village de Soulce en particulier, ont été identifiés non seulement par des adeptes, zurichois encore une fois, de rave partys, mais par un réseau international d'eschatologues comme lieu de survie ou d'extinction moins indigne, et dont les membres ont alors commencé à y déferler, se confrontant à la première

vague d'utopistes et aux locaux éberlués.

La deuxième renaissance du Pichoux serait sournoise, sordide, oui sombre et sale et sans éclat, comme l'est toute fin du monde et comme la Sorne paradoxalement ne l'est pas ou plus, or il nous faudrait pour apprendre comment pénétrer une cellule de survivants nouveaux-accourus, il nous faudrait aller écouter ces hordes au coin du feu de survie, nous y fondre recordant, et entendre ce drame qu'étant donné l'imminence où nous nous trouvons d'une fin du monde conditionnée par le dérèglement climatique, cette zone sera probablement épargnée par la tempête qui s'étend sur le globe, synchronisée avec lui, rassemblant bientôt tous les vents en un seul souffle continu qui laisse peu de chances, à plus de 1000km/h la Coriolis, à la vie humaine comme à quelque autre, mais un peu davantage au creux du Pichoux.

Engloutis à vos pieds, Undervelier ! la vallée de la Sorne, celle de la Birse, avec leur sublime et puis tout l'or du Rhin ! par des boues océaniques, rien ne reste de ces légendes, voici même trois ans qu'il n'y a plus de pétrole dans l'archipel, avant les tempêtes de la semaine dernière on avait encore deux éoliennes sur la crête du Folpota, ainsi qu'un parc de panneaux solaires qu'on réparait au gré des mannes de matériaux échouées sur nos rivages, depuis on fait sans frigo, sans cuisinière, sans la chaîne hi-fi qui n'égaie plus la base, sans nos dernières machines électriques, les électroniques n'ayant guère duré sous nos tristes tropiques, et mieux vaut ne pas trop compter avec les épaves pour reconstruire, qui le ferait d'ailleurs, nous ne sommes plus que dix-neuf, nous nous concentrons sur la bonne forme des deux reines, le maintien du feu, l'équilibre entre forêts et jardins, sur la pêche, l'entretien de nos carcasses de bateaux, des digues qui s'effilochent, des sources et de notre grotte, sur le combat au jour le jour contre les marées, les vents, les

pluies acides, les radiations, les UV, là je suis au moulin, le moulin flottant qu'on a lié dans une passe de courants entre deux îles, le radeau grince, cordages et poulies donnent contre les flotteurs, je racle les algues qui empâtent les pales puis j'écope tout en fouillant la nuit du regard sous les gifles brûlantes d'un grain que la bourrasque ramène, personne n'est venu à l'archipel depuis longtemps, y a-t-il même encore quelqu'un ailleurs, c'est ce que nous avons décidé de ne pas espérer, pourtant comme souvent j'entends l'hélico, les autres aussi l'ont vissé ce battement, entre les tempes, tantôt mêlé de sirènes ou d'explosions et tandis que la meule broie lentement nos pauvres céréales en face je vois la brasière sur la plage, des escarbilles qu'elle rejette, à peine trois silhouettes, mes yeux piquent, j'suffoque un brin, j'me tords dans mes haillons au fond de la cabine, deux fois sur trois les embruns ne m'ont pas, encore quatre heures avant l'aube, la meule fait du gruau tant ça mouille de partout et pendant que j'en remplis des seilles qu'il faudra faire sécher, derrière dix ans de survie, devant la mort et ces disques colorés qui hantent ma vision cramée, j'écoute, et quand je peux, moulu dans ce cocktail élémentaire, je m'en vais béant décrire ça, refaisant mon temps mon espace, si seulement l'hélico partait, pour peu que je me discipline au bout de plusieurs heures j'arrive à en éliminer les aigus, je le ralentis, je le chasse afin de m'adonner tout entier au geste vital de l'ekphrase, jusqu'à la relève seuls m'interrompent un ou deux

grattages des pales, quelques lames, quenouille dans l'cyclone, tout prêt ma meule concasse, dyssituationniste de salon j'me dis, repeuple la farce de déluge à quoi nous sommes réduits, demain t'iras voir Protée et ses phoques, lui feras toucher tes yeux glycérinés, maintenant je goutte en mille sur le moteur de l'hélico, me vaporise, me trame à la cause à la forme au sens et au timbre, cet on-ne-sait-quoi de la voix, j'y dentelle allègre étiologies et picaresque, je m'essore, je chuinte, je machine ces ectoplasmes de basses que font les Bécquerels galopant dans nos sargasses, je chatouille le Grand Hum, file des entrechats de pontons, claquette parmi l'abysse pour rebondir en perles de verre sur les tôles de notre bidonville qui aimerait tant avoir la flemme.

gire cinglé
 gire
 et
 amuis-toi
 ajoure
 jure geins lape
 la nuit
 mise
 au trait
 et
 quel aurige y
 passe
 l'esplanade
 où
 rien
 ne pense
 – guises
 à l'hanse de la chair
 où
 de tout rit sur tout parie
 la parole
 où

tu te piètes ça tournoie ça s'ébroue

puis agit son mors

son encolure ses pavillons poilus

ses cavernes de cyclopes

ça te bave dessus des noyés des ardents

ça s'ébulle

ça vaguelette

ça regire

ça mène sa clique de plancton

ses essaims de crevettes à clics

ses fanfares de poulpes qui pètent dans des fûts

jaunes

ses cachalots atomiques

ses claxons d'éponges ses visqueux tourbillons

sa batterie de volcans

ses éboulements ses rides

ses cils d'hippocampes

qui t'avaient frôlé

qui t'ont traversé

tes oreilles

dressent leur môle

contre les rouleaux de cette nuit

aux yeux de pois

l'émoussent

la bourrasquent

puis l'étalent béate

la jurent à cloaque à roseaux

la jonchent de glaires

la fougent de pals

y pêchent à pied des épars

y jouent

leurs airs

cri

rémiges
turbule

pilotes

thermiques

torche

vol

réticulé
puis stases
et circulation

recru

recri

au méjugé

là

raffeule

roaronde

méchuinte et violluette
dépiaute

chambreluit

et loque

s'introbruit

dislarguant
fuse

épneumée

Rodolphe Hentzy

*Promenade pittoresque dans
l'évêché de Bâle aux bords de la
Birse, de la Sorne et de la Suze*

À La Haye: chez G. Bakhuysen
1808

Lettre treizième

extraits choisis et édités par Stéphane Montavon

1. SE SORTIR D'UNE ESCARMOUCHE
2. REJOINDRE LA SOURCE
3. DESCENDRE VERS LE DÉFILÉ
4. PASSER LES TÉNÈBRES
5. PEINDRE LA CASCADE
6. SE RÉVEILLER FACE À UN COUPEUR DE
TÊTES
7. MIRER LA GROTTES AUX MERVEILLES
8. PÉNÉTRER L'ENFER DES FORGES
9. ÉCHAPPER PAR L'ARCHIPEL DU FREYBERG
10. DÉSENCHANTEMENT

i. SE SORTIR D'UNE ESCARMOUCHE

Dès l'année 1740, les Princes-Evêques de Porrentruy n'ont rien négligé pour la construction et l'entretien des grands chemins de leur principauté. Ils auraient probablement épargné cette dépense et ces corvées à leurs sujets, s'ils avaient pu prévoir les événements actuels.

Pour abréger notre promenade, je préférerai, à la grande route, un sentier en ligne directe qui conduit, par des prairies et des terrains sablonneux nouvellement défrichés, à la vallée de Bellelay. Ce vallon, autrefois entièrement couvert d'une épaisse forêt est encore parsemé de gros quartiers de roche et garnis de troncs d'arbres, restes de l'ancien défrichement. C'est de la gauche du grand chemin qu'a été prise la station du **dessin** ci-joint.

Vis-à-vis de nous est un petit étang, entouré de sapins et de hêtres. On voit devant soi les deux vastes greniers, avec les bâtiments et les doubles clochers de l'Abbaye, située au pied de la sombre montagne du Moron ou Sauberg. En contemplant cette solitude encore fort agreste, autrefois couverte de sombres forêts, on conçoit qu'elle a pu servir de retraite à des sangliers aussi farouches que celui d'Érimanthe, avant d'être la demeure de Chanoines aussi réguliers que ceux de St.-Hubert.

La sécurité imprudente avec laquelle nous

parcourions une contrée limitrophe de la France, dans un temps de trouble et de combustion (1789), aurait pu nous coûter cher. Pendant que mon peintre appuyé contre un bloc de rochers, au bord du grand chemin, s'occupait tranquillement à faire son esquisse, j'étais assis sur un tronc d'arbre voisin, griffonnant quelques remarques sur le local. Ce moment était aussi celui du passage d'un détachement de milices Bernoises escortant des chariots chargés de fusils envoyés à Montbéliard à la réquisition du Prince, qui voulait armer ses sujets pour les précautionner contre l'insurrection naissante.

Les paysans, trouvant apparemment nos figures et nos occupations suspectes, se mirent en posture d'exercer sur nous un jugement militaire et de nous faire passer par les armes, se disant mélodieusement dans leur idiome guttural :

– *Es sind Spionen! Wir müssen die Ketzer auf'n Kopf schiessen!* Ce sont des espions ! Brûlons la cervelles à ces coquins !

A l'ouïe de ces deux propos, un frisson me saisit et, quant à mon peintre, les cheveux lui en dressèrent sur la tête, tels ceux de Hamlet à l'apparition de l'ombre de son père ; sans doute qu'intérieurement il disait comme lui :

Angels! and ministers of grace defend us

Hamlet, Act. 1. Sc. 3

Déjà je voyais l'instant où une décharge meurtrière allait briser le clavecin spirituel de mon âme et terminer

d'une façon aussi brusque que tragique mon voyage pittoresque en ce bas monde. La perspective de ce tableau, qui n'entraînait pas dans mes intentions, était d'un sublime effrayant ; les contours durs, le coloris sombre, rendaient la composition digne du Bruegel d'Enfer. Le danger était pressant : une prompt levée en masse de mon courage pouvait seule prévenir l'exécution de l'arrêt :

To be, or not to be, that was the question

Hamlet. Act. 3, Sc. 2

Je pris subitement mon parti et marchai droit à l'ennemi, sans consulter la disproportion du nombre et, d'un ton aussi fier que si j'eusse été un député du Roi de Castille et d'Aragon, je demandai d'un air courroucé :

– *Was segget er, ihr grobhe Flegels?*

Que dites-vous là, grossiers manants ?

Frappés de la pureté de mon dialecte Bernois, les braves descendants des vainqueurs de Morat baissèrent les armes et me dirent d'un ton radouci :

– *So! Sitt er' ä Schweitzer?*

Ah ! vous êtes un Suisse ?

– *Ja! und von Bern!*

Oui ! et de Berne !

Cette réponse prononcée de ma part avec ce ton de supériorité aristocratique que l'on reproche à mes chers compatriotes apaisa le courroux des paysans à peu près comme le *Quos ego!* de Neptune calma jadis la fureur des vents déchaînés contre Énée.

Vous voyez, mon cher ami, qu'il est bon quelquefois

d'avoir une patrie :

Quamvis perfida, cara tamen!

Tibulle

Après force excuses de la liberté grande, les guerriers suisses ôtèrent courtoisement leurs chapeaux, laissèrent ma cervelle intacte, et continuèrent paisiblement leur route. À la vue de cet heureux départ, le sang de mon peintre se liquéfia comme celui de l'ancien patron de Naples; le mouvement de systole et de diastole se rétablit jusqu'au bout de ses doigts; l'esquisse commencée s'acheva, et le dénouement de ce drame finit par un bon déjeuné au cabaret de Bellelay.

ii. REJOINDRE LA SOURCE

Les géographes versés dans les topographies monacales, prétendent que l'ombre du clocher d'une Abbaye ne parcourt jamais sa course diurne sans rencontrer chemin faisant le domicile de quelque accorte et jolie cabaretière, desservant cette chapelle succursale, apparemment d'une manière conforme aux canons de l'Église. En approchant de Bellelay, j'eus occasion de vérifier la vérité de cette observation statistique : une des deux grandes fermes où nous entrâmes servait à la fois de grenier à blé et de cabaret. Outre les gerbes pour la provision du couvent, le bâtiment hébergeait une hôtesse jeune, vive et caressante.

El viso, el canto, il parlar dolce umano !

Pétrarque

Elle nous prépara de l'excellent café. Un jeune novice de Bellelay, qui peut-être n'avait pas encore fait ses trois vœux ou qui tel qu'un autre Saint Antoine pour s'accoutumer au feu bravait la tentation, déjeuna avec nous et s'offrit à nous servir d'introducteur dans la clôture du Couvent.

L'abbaye est en fort bon ordre. Sa fondation en est due à Siguenaud, prévôt de l'ancien chapitre de Moutier-Grandval. Ce prélat, plus occupé de ses chiens que de ses brebis, abandonnait souvent ses chanoines pour courre les sangliers de la forêt de Moron. Cette

occupation mondaine était peu conforme à ses devoirs ecclésiastiques, *Clericus non sit Venator ! Ne chasse pas, toi le moine !* disaient les Pères de l'Église. Mais dans ces siècles d'ignorance, les moines avaient trouvé moyen d'éluder le précepte, sous prétexte qu'ils avaient besoin de peaux de bêtes fauves pour y tracer les Saintes Écritures.

Notre prévôt Siguenaud, peu docile à la défense, s'étant égaré à la poursuite d'une laie ou sanglier femelle, errait depuis trois jours dans les déserts inhospitaliers de la montagne du Mauron ou Sauberg, prêt à mourir de faim, genre de mort dont on accuse les chanoines de ne pas être amateurs. Le chasseur, la tête aussi pleine d'idées monacales que son estomac était plus creux, adressa, dit la légende, de ferventes prières à Saint Augustin, s'engageant à ériger une chapelle à son honneur dans l'endroit même.

Il semble que Siguenaud ne pouvait pas s'adresser plus mal, Saint Augustin étant un des Pères de l'Église qui, avec Saint Jérôme, a le plus fortement déclamé contre l'indécence de la chasse par les ecclésiastiques :

Satis enim grave est videre destinatum perpetuo Deis servitio vagantem et clamantem feras persequi. ¹ « Il est assez grave de voir un homme destiné au service perpétuel de Dieu de traîner aux trousses de bêtes sauvages et de s'en réclamer à la ronde. »

Mais soit que le Saint eût oublié cette tirade éloquente de ses homélies, soit par désir d'avoir une

1 Citation tirée en fait de *Clericus Venator*, par Felix Spitz, 1687

chapelle à son invocation, il ne fut pas sourd aux prières du Prévôt et l'aida charitablement à retrouver le réfectoire du chapitre. Siguenaud fut fidèle à son vœu et fonda une chapelle, première origine de Bellelay. Et plein de reconnaissance le chasseur au lieu de mourir de faim comme Titus Pomponius Atticus mourut peut-être d'indigestion.

Bellelay est placé à peu près au plus haut point du Jura, presque au centre de l'Evêché. L'air y est très sain et les eaux y sont fort bonnes. Tout est dépendant du couvent à près d'une lieue à la ronde. Beaucoup de dîmes dans l'Évêché et la Prévôté de Münster ou Moutier font monter ses revenus annuels à plus de deux cents mille livres. Anciennement l'abbaye relevait du chapitre de Moutier-Grandval, auquel elle est redevable de sa fondation. Les redevances qu'elle lui paie actuellement ne sont pas ruineuses, ne consistant que dans une livre de cire. L'abbé de Bellelay prend le titre de prélat et porte la mitre et la crosse aux jours solennels. Soleure et Bienne sont les protecteurs actuels de l'abbaye. Nous en visitâmes avec plaisir l'intérieur ; les bâtiments ont de la solidité et de l'élégance. L'église a été construite en 1714. Le chœur renferme le tombeau de Siguenaud et on lit gravée sur une table l'histoire de sa délivrance miraculeuse.

Le jardin, qui est spacieux et bien cultivé, est entouré d'une haute murelle construite en pierres de taille. La Sorne prend sa source au milieu de l'enclos.

iii. DESCENDRE VERS LE DÉFILÉ

Pour se rendre au village de Sornetan, au bout du Petit-Val, on côtoie à droite les murs de clôture du jardin de Bellelay, en suivant le cours de la Sorne, bientôt grossie par de petits ruisseaux. A peu de distance de là, elle met en mouvement deux moulins qui appartiennent au couvent. Ce sentier qui traverse le Petit-Val forme une promenade charmante. De la pente d'une colline couverte de beaux sapins filtrent une multitude de petites sources limpides qui entretiennent la fraîcheur d'une pelouse admirable, je doute qu'aux Champs. Élysées, Socrate et Marc-Aurèle puissent fouler aux pieds un plus beau gazon, il pourrait défier les boulingrins si justement vantés de l'heureuse Albion.

Bientôt la Sorne se détourne vers la gauche pour se rapprocher des villages de Châtelats et de Monible. Ce dernier, distant d'un quart de lieue de notre sentier, est situé sur un monticule dans une position singulièrement romantique. Tous ces environs sont parsemés de fermes et d'habitations de la dépendance du couvent. Des chalets solitaires s'élèvent au milieu des plus fertiles pâturages, ombragés par de grands arbres fruitiers qui mêlent les différents verts de leurs feuillages à l'or des moissons et l'émail de prairies. La vue parcourt avec délice ces sites arcadiens et les belles nuances de verdure que lui offre cette contrée montueuse et bien boisée. L'harmonie des diverses teintes charme l'oeil,

comme une symphonie mélodieuse flatte l'oreille.

J'ai souvent remarqué que l'accord des couleurs et celui des sons ont une affinité singulière. À cet égard, j'aurais été du système du Père Castel, et j'ai souvent regretté de ne lui avoir pas vu exécuter une sonate sur son clavecin oculaire. Un lien indéfinissable unit au fond de notre sensorium ces ébranlements des fibres de la vue et de l'ouïe, et il y a un rapport confus entre l'impression que produisent les nuances des couleurs et les accords des sons.

Le village de Sornetan est le chef-lieu du Petit-Val. Cette cure, quoique protestante, érigée en 1705, est à la nomination de l'abbé de Bellelay. Le village est placé sur une hauteur à l'extrémité du vallon. Une descente rapide conduit en peu de temps au moulin des Roches, autrement dit moulin de Pitchoux, nom baroque qui convient parfaitement à la chose.

Le dessin ci-joint représente cette habitation solitaire avec l'entrée des roches qui forment ce défilé singulier.

Le complaisant pasteur de Sornetan, Monsieur Baillif de la Neuveville, a bien voulu me servir de guide pour franchir le passage dangereux qui forme la communication de Sornetan et d'Undervilliers. Le moulin de Pitchoux est placé comme un cadenas à l'entrée de la séparation de ces rocs. Il fallait réveiller son courage pour tenter d'entreprendre le passage.

– *J'attends les Brandeviniers !* disait Marlborough avant de livrer bataille, – *Vuidons bouteille !* fut notre cri de guerre avant de nous exposer à boire trop d'eau, –

Viator, transi pede fausto! tel fut encore notre toast.

Ce sont les eaux de la Sorne et celles de deux ruisseaux venant des hauteurs du village de Souboz qui se rassemblent dans cette étroit défilé pour se jeter dans la vallée d'Undervilliers.

Le Meunier Abraham Juillerat qui devait augmenter notre escorte faillit nous faire rebrousser chemin en nous racontant que peu de jours auparavant ses deux petites filles, occupées à cueillir des framboises dans le défilé, avaient couru risque de se noyer par un débordement subit, occasionné par une pluie d'orage qui avait grossi le torrent. Elles auraient été perdues sans ressource, si elles n'avaient pas été près d'une saillie de rocher à laquelle elles avaient eu le bonheur de se cramponner. Leur père, au désespoir, entendait leurs cris lamentables, sans aucune possibilité de pouvoir les secourir. Heureusement que la crue des eaux fut de courte durée, et les pauvres enfants en furent quittes pour la peur.

En se glissant par-dessous le moulin du Pitchoux, on gagne l'entrée de l'entonnoir, qu'il faut absolument franchir, pour éviter un détour de plusieurs lieues, avant de parvenir à Undervilliers. L'abord de ce gouffre est effrayant !

*Au premier aspect de ces lieux,
Pénétré d'une horreur secrète...
Mon coeur subitement flétri
Dans une surprise muette
Resta longtemps enseveli.*

Serait-ce Merlin l'Enchanteur qui d'un coup de sa baguette aurait ouvert cette crevasse, pour servir d'avenir à sa grotte magique ? Ou Roland le Furieux qui d'un revers de sa fameuse épée Durandal aurait pourfendu ces rochers ; comme il a séparé en deux les Pyrénées, pour entrer en Espagne par la porte qui porte encore son nom.

Sérieusement parlant, il paraît que ce sont les eaux de la Sorne, précédées peut-être de quelque antique courant diluvien, qui ont perforé ces flancs du Moron où nous allons nous engager.

iv. PASSER LES TÉNÈBRES

Voici quel fut l'ordre de la marche de notre caravane : mon peintre aux jambes de cerf courait devant nous comme un lévrier en sautant d'une pierre à l'autre, venait ensuite le meunier muni d'une planche pour servir de pont aux passages scabreux, je suivais notre pontonnier d'un pas grave et circonspect, masquant sous une contenance recueillie quelques dispositions moins héroïques, le ministre Baillif fermait la marche, comme aumônier de l'armée, méditant éventuellement notre oraison funèbre en cas de malheur.

La traversée du ravin formé par les eaux de la Sorne avait dix à douze pieds de largeur, sur une longueur de près d'une demi-lieue. Dès ses premiers pas, on n'aperçoit que des objets allarmants, et pendant toute sa route, il faut se passer de la vue du ciel. La lumière d'un jour plus triste que les ténèbres mêmes ne dardait qu'à regrets ses faibles rayons à travers une voûte obscure, formée par les branches de noirs sapins. D'épais buissons et des rocs sourcilleux hors de leur à-plomb étaient suspendus sur nos têtes comme l'épée de Damoclès.

À nos pieds, d'étroits rebords de rochers, encombrés encore par des pierres mobiles et glissantes, n'offraient que des sentiers périlleux qu'il fallait suivre au risque de tomber dans des fondrières profondes. Le premier faux pas aurait été ici le dernier.

But I . . .

Toil'd out my uncouth passage to rove,

Th' untradable abyss, plung'd in the womb

Of unoriginal night, and chaos wild !

Parad . Lost L. V. 1175

Parvenus non sans peine ni sans crainte au bord d'un précipice où la Sorne fait une triple chute, pour se jeter dans son lit inférieur. Il fallut changer de route et gravir les flancs escarpés d'un rocher couvert de broussailles... On ne franchit ce passage à peine praticable pour des chèvres qu'en s'accrochant aux buissons et aux épinés. Après quoi nous regagnâmes le lit inférieur du torrent, en descendant avec autant de peine que nous en avions eu pour monter. On passe ensuite la Sorne sur quelques planches pour remonter son cours et se rendre au pied de la cascade. Voyez le **dessin** du passage de Pitchoux.

Chemin faisant, on rencontre les sources nommées Bellefontaine, qui sont au nombre de sept. Elles sortent du Moron et au printemps ou dans le temps des grandes pluies ne laissent pas que d'être assez considérables. À mon passage, elles étaient à sec et n'offraient aux regards que de larges ouvertures carrées, très sombres et très profondes, dont les bords étaient garnis de masses de plantes aquatiques. Un petit bois de sapins où les charbonniers venaient de quitter leurs âtres encore fumants augmentaient la singularité de ce lieu.

v. PEINDRE LA CASCADE

En continuant de remonter la rive gauche de la Sorne, on parvient après une marche pénible au pied d'une cascade dont le bruit frappe l'oreille, longtemps avant que l'oeil puisse la découvrir.

Dans cette solitude d'un si difficile accès, la nature a placé une scène aquatique du plus grand effet. C'est surtout au printemps ou après de fortes pluies que ce spectacle est de toute beauté. Du point d'intersection de deux hautes parois d'un rocher fendu, voyez le dessin, s'échappent avec fracas les flots amoncelés de la Sorne. Cette rivière longtemps resserrée dans le fond d'un entonnoir forme ici une triple cascade. Sa nappe, ses détails et le site entier, peuvent rivaliser avec les cascadelles de Tivoli, si délicieusement peintes par Vernet.

Le premier saut, d'environ vingt pieds de hauteur, se jette dans un bassin ovale d'un contour si élégant que je défierais Bouchardon ou Pigalle de faire une cuvette plus gracieuse. L'onde refoulée dans cette belle conque s'élève en gros bouillons, inonde les bords de son réservoir et retombe ensuite d'une moindre hauteur sur un plateau de rocher qu'elle couvre d'une nappe superbe, dont l'écume est plus blanche que la neige. Au troisième saut, la Sorne se précipite en se brisant de mille manières sur des pointes de roches proéminentes. Dès qu'elle a atteint son lit inférieur, sons ondes réunies

s'écoulaient paisiblement, et comme les instants de notre vie sans s'arrêter jamais. Une multitude de belles plantes aquatiques, telles que la nymphéa à larges feuilles, le trèfle et la scrofuleuse aquatiques, la persicaire, le cresson d'eau, etc. garnissent de leur verdure variée les rochers dégradés qu'arrose le torrent, garnis d'ailleurs de bouquets de sapins, de hêtres et de buissons.

Les bords de la cascade sont disposés symétriquement des deux côtés de cette triple chute. Au sommet, un rocher conique couronné de verdure, paraît placé tout exprès pour servir de dossier à ce sofa d'Amphitrite. Au fond de la perspective s'élève une haute paroi, composée de grands blocs de roches disposés régulièrement en couches parallèles, sa forme semi-circulaire termine majestueusement cette belle décoration.

Le point de vue du **dessin** ci-joint de cette cascade, une des plus pittoresques de Suisse malgré sa petitesse, est pris d'un grand cube de rocher gisant à peu de distance au milieu du torrent. Le courant d'air qui par l'agitation de l'eau s'échappait du défilé était si froid que mon peintre transi était souvent obligé de souffler dans ses doigts engourdis.

vi. SE RÉVEILLER FACE À UN COUPEUR DE TÊTES

Afin de me soustraire à l'impression de cet âpre Zéphyr, je m'étais éloigné pour me coucher sur l'herbe, à l'exemple de mon escorte, et prendre quelque repos en attendant que mon artiste eut fini son travail. Je ne tardai pas à m'endormir à l'ombre bienfaisante d'un chêne touffu qui bordait le chemin.

Si parfois un heureux sommeil
Vous offre de riants mensonges,
Dormez ! Il n'est point de réveil
Qui puisse valoir de tels songes !

Au milieu des prestiges d'un de ces songes flatteurs que l'on achèterait à prix d'or, si l'or avait cours au royaume des illusions, je fus subitement éveillé par une voix de tonnerre. En ouvrant les yeux, je vis devant moi une de ces figures que l'on n'aime point à rencontrer dans un bois. C'était un noir forgeron armé d'une vieille pique, l'oeil menaçant, le jarret tendu. Son attitude, en garde meurtrière, était celle du *Gladiateur d'Aghasias* au palais Farnèse.

– Que faites-vous dans ces lieux écartés ? vociféra mon cyclope.

– J'attends mon camarade occupé à dessiner dans le défilé.

– Bah ! Bah ! On ne dessine pont dans un pareil

endroit, cela m'est suspect ! Je vous arrête, suivez-moi !

Quand il prend envie au Grand Sultan d'examiner de près la silhouette d'un Pacha, sa Hautesse envoie son capigi-bassi avec deux muets pour aller chercher la tête suspecte et l'apporter à Constantinople dans un mouchoir de soie ad hoc – cette tête proprement empaillée est ensuite exposée à l'entrée du sérail, sous la porte de Baba-Homajum, pour que le Sultan puisse en étudier à sa commodité les contours et faire part au muphti de ses observations physiologiques suivant les principes indubitables du proto-prophilanthrope zurichois. Comme toutes les bonnes coutumes se perdent, on ne saurait dissimuler que depuis que les lumières philosophiques de notre siècle et les principes modernes sur les bornes de l'obéissance passive ont pénétré dans les contrées barbares, le compliment des muets, exprimé par gestes en style oriental tout aussi clairs et intelligibles que ceux de l'Abbé de l'Épée, a perdu beaucoup de son efficace. Des pachas indociles aux saints préceptes du Coran se permettent quelquefois de faire la sourde oreille et de détourner le col du fatal cordon. Plusieurs de ces satrapes récalcitrants ont poussé la désobéissance au point de faire étrangler les strangulateurs. On dirait que la contagion du mauvais exemple s'est propagé depuis la Seine jusqu'aux rives du Bosphore et de l'Hellespont.

Quelques impératives que fussent les injonctions de mon piquier, qui voulait à toute force me faire marcher aux prisons d'Undervilliers, je ne me sentais pas plus

disposé à obéir à ses ordres qu'Osman Pazvantoglu à ceux des émissaires du Grand-Seigneur, ou Dumourier aux Décrets et aux Commissaires guillotineurs de l'Assemblée Nationale. Par une suite de mes refus obstinés, la scène menaçait de devenir un drame dont la catastrophe m'aurait exposé à jouer un rôle très désagréable. Le forgeron, impatienté de ma résistance, commençait en jurant militairement à brandir sa pertuisane rouillée, comme s'il avait su par coeur le *Manuel des Citoyens piquiers*, mis au jour par un ami de la liberté, imprimé chez Dubuisson en 1792 in-8°, ouvrage intéressant et sentimental composé à l'usage des preux chevaliers du faubourg Saint Marceau.

Heureusement qu'au moment critique où le citoyen actif d'Undervilliers allait embrocher comme un pinçon à une lardoire le citoyen passif de Berne, je vis arriver mon peintre qui avait fini son croquis. Il était accompagné du bûcheron de la forêt qui gesticulait de la hache, montrait qu'il s'y connaissait en autre chose qu'en fagots, en admirant en dilettante passionné le travail de mon Apelle. Son témoignage avantageux et l'esquisse de la cascade, tirée du portefeuille, calma la colère du forgeron. Il me salua courtoisement de son arme et m'accorda la gracieuse permission de me rendre sans empêchements à la maison du maire d'Undervilliers, où je me proposais de me loger.

Cet hôtel de la mairie était tout simplement une auberge enfumée qui pouvait passer pour l'équivalent d'un cachot. Mais la douce liberté qui change les

chaumières en palais et la soupe noire des Lacédémoniens en coulis d'oeufs de colibris, nous dédommagea amplement de ce qui pouvait manquer à l'élégance du logement et à la somptuosité des festins.

vii. MIRER LA GROTTA AUX MERVEILLES

La gauche de la belle chaussée qui y conduit est bordée d'une file de rocs calcaires de la plus belle forme. Ces rocs peu élevés n'ont rien de menaçant, mais offrent aux peintres et aux dessinateurs de beaux modèles par leurs larges et majestueuses masses et la variété infinie de leurs aspérités .

L'impression de l'air leur a donné cette teinte grisâtre si agréable à l'œil et si favorable à l'harmonie d'un beau paysage. La couleur sombre des sapins et le vert plus gai des hêtres qui garnissent la crête de ces rocs peu élevés, ainsi que les teintes nuancées des arbrisseaux, des buissons, des mousses dorées qui en tapissent les interstices, contrastent très pittoresquement avec le coloris grave de ces masses grisâtres. La Birse a un caractère gothique, mais sa sœur jumelle, la Sorne, est aussi gracieuse que son nom, pourvu ne soit pas prononcé par les gosiers du pays.

Rivière tranquille et chérie,

Que j'aime à suivre tes détours !

Ton eau silencieuse, en son paisible cours,

Présente à mon esprit l'image de la vie.

Elle semble immobile, et s'écoule toujours.

Vue d'Anet

D'une transparence cristalline, elle laisse apercevoir le moindre caillou au fond de son lit. Cette rivière serpente si lentement à la droite du chemin des forges que l'on dirait qu'elle cherche à prolonger son cours

imperceptible, pour caresser à l'aise les bords fleuris
qu'elle arrose.

Il fiumicel che placido Fra le sue sponde mormora
Fa col disciollo amor Il margine fiorir

De son bord élevé s'élèvent en pente douce de bons
pâturages et quelques arbres fruitiers. Les terrains sont
séparés par de minces parois de rochers qui distinguent
comme autant de murs naturels les différentes
propriétés. Ce site a quelque chose de singulier qui
rappelle

*Tous ces touchants vallons, aimables et rustiques,
Où coulent du Lignon les ondes romantiques;
Sur les prés verdissants, à l'ombre des vergers,
L'ingénieux d'Urfé dessina ses bergers.*

Cl.-Fr. Marnésia, *Essai sur la nature champêtre*, 1787

Du gros bétail, des moutons, des chèvres, qui y
paissaient gardés par de fraîches bergères, donnaient au
paysage cet aspect pastoral qui ramène l'imagination
aux temps et aux lieux de *l'Astrée*.

*On y respire en même temps
Et certain air de bergerie,
Et les mœurs de nos vieux parents,
Dont on se sent l'âme attendrie.*

Chapelle et Bachaumont, *Le Voyage*, 1656

L'esprit et le cœur plein de ces douces rêveries, j'en
fus distrait par la vue inopinée d'une espèce de portail
d'Église dont l'ouverture donne sur le grand chemin.
Quel est donc ce temple rustique construit par la
nature ? Quelle est la divinité que l'on adore en ce lieu ?

Une grande croix érigée à l'entrée du portique annonce bientôt que c'est un sanctuaire chrétien. Une femme agenouillé avec son enfant et un pauvre laboureur récitant dévotement ses prières formaient en ce moment toute la congrégation.

Voyez le dessin, c'est la grotte de sainte Colombe qui s'y offre à vous, d'une grosse pierre au bord de la Sorne.

En entrant dans cette grotte d'environ trente pieds d'élévation et d'une quarantaine de profondeur, on remarque intérieurement à droite des stalactites d'une pierre de tuf en forme de tuyaux d'environ un pied de diamètre, qui descendent le long des parois de la voûte jusques à trois ou quatre pieds de terre. Ces stalactites vermiculaires et verticillés ont de la ressemblance avec les boyaux du corps humain. Il en coule une fontaine intermittente qui se vide dans un petit bassin excavé à fleur de terre par la chute de l'eau. La fontaine forme un ruisseau qui s'écoule dans la Sorne. Ce qu'il y a de très remarquable, c'est que l'écoulement de chaque jet est intermittent, ainsi que je l'ai dit, et n'a lieu que de cinq en cinq minutes. Il est toujours précédé d'un bruit sourd pareil à celui d'un grouillement d'intestins. Ce bruit singulier, joint à l'étrange configuration des stalactites, a de quoi surprendre. L'eau de cette fontaine est très fraîche et saponacée. Les mères des environs dont les enfants sont rachitiques ou noués les portent dans cette grotte pour les plonger dans l'eau de la fontaine qui les guérit souvent par l'intercession de sainte Colombe,

miracle que les bains d'eau froide opèrent aussi quelquefois ailleurs.

Dans un pays aussi dépourvu de médecins et d'apothicaires, c'est un grand avantage d'avoir presque pour chacune des trop nombreuses infirmités humaines une pharmacopée céleste, où l'on peut obtenir les remèdes gratis.

Les anciennes légendes helvétiques ne font aucune mention de cette bienheureuse sainte Colombe, mais elles parlent d'un saint Colomban, Irlandais d'origine, compagnon et précepteur de saint Gall, qui pourrait bien être de la même famille et avoir donné son nom à la grotte, le dit saint, mort en 692, a été enterré à Dissentis. Or lui, saint Placide, saint Béat, saint Gall, saint Urs, saint Victor, saint Germain, saint Randoald, saint Imier – sont les premiers apôtres qui aient converti nos ancêtres au christianisme, saint Imier, saint Germain et saint Colomban ayant été principalement chargés de prêcher l'Evangile, vers le sixième ou septième siècle, dans les vallées du Jura qui forment maintenant le département du Mont-Terrible.

Leur mission dans ces contrées doit avoir précédé, suivant la légende, leur défrichement, et même, ce qui paraît un peu plus difficile à croire, leur population. Il est probable qu'on ne les aura pas cependant envoyés prêcher aux arbres, aux rochers, ou aux ours et aux sangliers.

viii. PÉNÉTRER L'ENFER DES FORGES

En quittant la grotte de sainte Colombe ou de saint Colomban, on arrive aux forges d'Undervilliers, autrefois riche domaine du Prince-Evêque de Bâle, actuellement (1796) propriété particulière du citoyen Biétry de Belfort, qui a acheté ces forges avec leurs appartenances aux revendeurs en détail délégués par la République Française. Ces citoyens actifs ont non seulement mis à l'enchère la surface de l'Évêché de Bâle, châteaux, églises, couvents, hôpitaux, maisons, terres, parcs, prés, champs, vergers, vignes, forêts, rivières, ruisseaux, fontaines, rochers, cailloux ; ils ont aussi converti en numéraire ses couches intérieures, mines, veines, filons, métaux, avec les usines, fonderies, forges, etc., destinées à en tirer parti.

En leurs heureuses mains, le cuivre devient or...

Et l'or devient à rien!

Jusques à présent on suppose que le Granit est la base fondamentale sur laquelle repose la croûte de notre globe : mais dans le fait nous ignorons, faute d'avoir pu pénétrer plus profondément, s'il n'y a pas quelque matière plus dense et plus compacte qui forme le véritable noyau de la terre. Dès que les innombrables et infatigables commissaires, agents, accapareurs et agioteurs des biens nationaux, auront entièrement dilapidé et digéré les premières surfaces extérieures et

intérieures de l'Evêché, les habiles spéculateurs en terre ferme, en poussant leurs profondes opérations financières plus avant encore, seront peut-être en état d'enrichir la géologie de leurs découvertes et de nous instruire sur le véritable nucléus terrestre.

Si j'avais été un bouchon de liège, je me serais confié aux flots tranquilles de la Sorne, pour me rendre commodément aux forges d'Undervilliers, suivant la spirituelle remarque d'un de nos guides. Mais ma pesanteur spécifique étant incompatible avec cette manière de voyager, je préfèrai de suivre, en me promenant, le paisible cours de la rivière pour m'enfoncer dans l'antre de Vulcain en quittant l'empire de Flore.

En y entrant, je fus frappé du bruit étourdissant des marteaux et du sifflement aigu des soufflets de cet atelier enflammé.

Des forgerons presque nus, et comme autant de salamandres, plongés dans un torrent d'étincelles, étaient occupés à séparer, purifier et façonner de lourdes masses triangulaires de fer brut amené des fonderies de Correndelin. Consumés au milieu d'un atmosphère igné, les visages des forgerons ne sont plus des faces humaines. Ce sont des masques hideux, tels que ceux des démons de l'opéra. Rouges, enflammés et couverts de sueur, les yeux hors de la tête, la langue et le gosier desséchés, ils maniaient ces masses étincelantes avec des bras nerveux et nus sur lesquels on aurait pu étudier la myologie, à travers une peau ou plutôt un parchemin

couleur de suie.

*Ferrum exercebant, Vasto Cyclopes in antro,
Brontesque, Steropesque, et nudus membra
Pyracmon.*

Virgile

Le jour même (1789) de mon passage, le Prince-Évêque de Roggenbach était arrivé aux forges pour régler ses comptes avec l'intendant et toucher ses revenus. Quel contraste entre ces forgerons et les heureux domestiques de Monseigneur, dont les faces rebondies, chargées des rubis balais d'un bon Bourgogne, y annonçaient une diète peu frugale. Le revenu net des forges était de quatre-vingt mille livres, dont l'Evêque n'était point tenu de rendre compte au chapitre. Il servait à entretenir le solide embonpoint de ses gens, tandis que Bronte, Stérope et Pyracmon, à demi rôtis, travaillaient sans relâche dans ces fournaies ardentes pour que Monseigneur et sa sainte suite pussent boire à la glace leurs vins de France et d'Italie.

ix. ÉCHAPPER PAR L'ARCHIPEL DU FREYBERG

Après avoir visité ces environs, nous prîmes congé du village avec des regrets moins vifs que ceux de Télémaque en quittant l'île de Calypso, ou ceux des soldats d'Hannibal en abandonnant les délices de Capoue. L'auberge où nous avons logé est de celles que l'on quitte sans ressentir la moindre tentation d'y retourner.

Un séminariste de Porrentruy, fils du maire Simon notre aubergiste, s'offrit poliment à nous servir de guide pour retourner à Bellelay par la hauteur du Freyberg, passage peu fréquenté et dont nous ne nous serions jamais tirés sans cet officieux conducteur. Le temps couvert et orageux n'était pas encourageant pour une pareille course, mais l'envie de quitter notre triste gîte nous attacha des ailes aux talons.

En sortant d'Undervilliers, on rétrograde un peu pour passer la Sorne sur un petit pont de pierre ; on gagne ensuite la hauteur par un chemin assez rude. Au bout d'une longue marche, nous entrâmes dans un petit vallon fort en pente, au milieu duquel était une ferme nommée la Maison blanche, où nous fîmes halte pour reprendre haleine.

Il n'y a pas de gens plus hospitaliers que ceux que le besoin ou leur profession n'obligent pas à l'être. Une réception amicale et une gamelle de lait chaud, qui nous fut offerte de bonne grâce par les bons habitants de ce

chalet solitaire, restaurèrent nos forces épuisées et nous mirent en état de gravir jusqu'au haut de la montagne.

Je m'attendais à y trouver une crête en dos d'âne dont il serait question de redescendre immédiatement après l'avoir atteinte, point du tout ! Parvenu au sommet, ma surprise fut égale à celle de Christophe Colomb à la première découverte des Antilles ! Je me crus transporté dans un nouvel hémisphère en voyant s'étendre devant moi des plaines fertiles, des champs cultivés, des pâturages garnis de nombreux troupeaux, et une population de montagnards robustes et laborieux, contents de leur sort.

Leur bonheur est en effet digne d'être envié par l'habitant des plaines ! Ces plateaux élevés au sommet des montagnes, dont on ne soupçonne pas l'existence tant qu'on est au bas, sont autant de tables abondantes que la bonne nature et les travaux assidus des montagnards ont garni de toutes les nécessités de la vie.

La nature est inépuisable !

Et le travail infatigable

Est un dieu qui la rajeunit !

Le village de Montfalcon et le Château de Spiegelberg étaient autrefois les seuls lieux habités de ce canton qui a cinq lieues de long sur trois de large. Tout le reste était en friche et sans culture, couvert d'épaisses forêts qui servaient de repaires aux bêtes fauves et sauvages. En 1584, Imier de Ramstein, Évêque de Bâle, entreprit de peupler ce désert en encourageant par des franchises et des privilèges ceux

qui voudraient concourir à ce défrichement. À la voix de ce nouveau Triptolème, des Allemands, des Suisses et des Bourguignons se rassemblèrent en foule dans ces sombres forêts. De toutes parts retentirent la hache et la cognée. Partout au milieu de ces bois pétillèrent les flammes pour frayer un passage aux nouveaux colons. Bientôt ceux-ci parvinrent à arracher à la stérilité un domaine précieux. La charrue, ce noble instrument auquel on pardonne au calendrier Républicain d'avoir consacré un jour, la charrue traça pour la première fois depuis la création un sillon propagateur dans une terre vierge, fertilisée par les cendres de l'écobuage. Bientôt s'élevèrent d'abondantes récoltes d'orge, d'avoine, de pois, de fèves et de toutes sortes de céréales. Des prairies couvertes de bons pâturages prirent la place des marais et au lieu de joncs nourrirent de nombreux troupeaux dont le lait, la chair, les laines vinrent subvenir abondamment aux besoins de la population nouvelle.

Des villages séparés les uns des autres par des précipices, des ravins et d'étroits vallons forment le bailliage de Freyberg (Mont-Libre ou Franche-Montagne). Il est composé de douze communautés, qui sont Seigneliégier, Maraux, Belmont, Pommerat, les Bruleux, la Chaux, Montfalcon, les Enfers, Cerni-Villiers, Bois rondin, Schwarzenburg et Paul Chapelle. On prétend que plusieurs de ces noms tiennent aux circonstances de leur défrichement. À en juger d'après l'étymologie, il doit avoir fait chaud dans celles des

Bruleux et des Enfers.

La vie de l'homme est si courte que l'on trouve une espèce de consolation à l'allonger en y cousant les événements des siècles passés. Il semble que cette jonction prolonge la durée de notre existence éphémère. En conséquence, je me plaisais à contempler de ma station sur ce plateau, les bas-fonds et les précipices dont il est environné. En rétrogradant en idée sur les événements qui avaient autrefois précédé son état actuel, je me représentais le vieil Océan, qu'Hésiode nomme le père de toutes choses, se retirant peu à peu dans les abîmes de la terre après l'avoir submergée, et laissant à sec par son écoulement, ou plutôt son engouffrement successif, les terrains sur lesquels planaient mes regards, et même ceux que je foulais aux pieds.

Vidi ego quod fuerat solidissima tellus,

Esse fretum: vidi factas ex æquore terras,

Et procul a pelago conchæ Jacuere marinæ

Moi-même j'ai vu devenir mer ce qui était terre
ferme

Jadis, j'ai vu aussi des terres surgies des flots.

Loin de la mer des coquilles marines ont jonché le
sol

Ovide, *Métamorphoses*, xv

C'est ce petit archipel, desséché par mon imagination ardente, qui forme maintenant le territoire de plusieurs communautés placées sur ces hauteurs. Si jamais quelque grande convulsion de la nature faisait refluer la

Mer Méditerranée sur d'autres contrées et laissait à sec la grande jatte qui la contient, on verrait se renouveler les mêmes phénomènes. Le fameux archipel de la Grèce offrirait alors un aspect à peu près pareil à celui du Freyberg.

De Tempé la vallée un jour sera montagne,
Et le sommet d'Aths une vaste campagne;
Neptune quelque jour de blé sera couvert ?
La matière demeure et la forme se perd !

On abordera à pied sec l'île de Çythère, sans avoir besoin de s'embarquer sur la brillante galère de Cléopâtre.

Ces méditations géologiques furent interrompues par des observations météorologiques qui n'annonçaient rien de bon. De sombres nuages gris jaunâtres, chargés de matière électrique, qui roulaient pesamment sur nos têtes en s'attirant et se repoussant d'une manière effrayante, formaient un ciel orageux digne de servir de modèle à une tempête de Balechou.

Chi spessi lampi s'accense,
Risuona il ciel di spaventose soni

Marche ! Marche ! criait notre Palinure, qui prévoyait que nous aurions bientôt besoin du tonneau de Diogène pour mettre notre philosophie à couvert, et qui paraissait moins redouter le dessèchement de la Méditerranée que l'inondation du Freyberg.

Les nuages, après avoir entièrement envahi le ciel et intercepté le soleil, crevèrent enfin tout à coup et de toutes parts. C'étaient des averses, des torrents, un

fracas qui donnait en miniature une représentation des anciens déluges, tels que celui de Xysithius en Chaldée, de Pro- méthée en Égypte, d'Ogygès en Attique, de Deucalion en Thessalie, d'Inachus en Béotie, de Niuhoaa et de Yao en Chine, ou telle autre submersion générale ou particulière que dans votre docte répertoire il vous plaira de choisir parmi les antiquités hydrauliques du globe. On n'a pas d'idée de ce qu'est une pluie d'orage dans les montagnes, je ne crois pas que jamais voyageur pittoresque, ancien et moderne, grec ou barbare, chaldéen ou bernois, ait été plus complètement mouillé que je le fus !

Nous échappâmes enfin heureusement aux cataractes du ciel en nous réfugiant dans une ferme du village de Cerni-Villiers qui appartenait aux parents de notre conducteur Simon.

En entrant, accoutrés en chiens barbets, dans cet hospice, la cuisine nous offrit la perspective charmante d'une vaste cheminée amplement garnie de lard, de jambons et de saucissons suspendus en guirlandes. Cette vue aiguissait l'appétit et ôtait toute crainte de le voir frustré. La chambre de ménage contiguë, éclairée tant bien que mal par des fenêtres jadis transparentes, était ornée d'une antique horloge de bois dont le lourd pendule ne cessait de fatiguer l'oeil et l'oreille par ses oscillations monotones. Des images rouges et bleues de saints, avec un fragment de miroir retenu dans un énorme cadre d'ébène, formaient l'ornement de ce salon. De gros paquets de fèves et de pois, suspendus

par de longues ficelles aux poutres du plafond ; des tablettes de sapin garnies d'un petit nombre de bouquins et de livres de dévotion et d'une ample provision de grosses bouteilles empaillées, remplies de médicaments pour hommes et pour bestiaux ; des escabelles et des bancs avec une table de bois de noyer, devenues brillantes et glissantes par un long usage, complétaient le reste de l'ameublement d'une manière digne d'occuper les pinceaux de van Ostade et de Téniers !

*Abodes of wholesome labour, where we see
How few, how cheap and easily supply'd
The real want of man !*

Landscape poem

Celte décoration économique, dont l'utile simplicité fait rougir le luxe, était parfaitement assortie aux mœurs patriarcales des habitants de la maison. Un vieux grand-père, assis dans un fauteuil de son âge, ou plutôt qui comme lui avait survécu à plusieurs générations, occupait le coin de la cheminée. Ce vénérable vieillard, dont le front serein annonçait la paix de l'âme, nous tendit la main, quoique ses yeux obscurcis par l'âge eussent peine à nous distinguer. Deux filles, brillantes de fraîcheur et de santé, s'empressèrent de nous débarrasser de notre dégoûtante toilette pour la remplacer par des nippes villageoises plus sèches, tirées de la garde-robe peu élégante de l'honnête famille Simon.

Je ne sais si la pureté de l'atmosphère, dégagée des exhalaisons méphitiques des plaines, influe sur le

caractère moral des habitants de ces lieux élevés, mais je n'ai trouvé nulle part tant de candeur et de franchise, une réception aussi amicale et des soins aussi désintéressés que parmi ces bonnes gens. Leur peu de fréquentation avec les étrangers les met heureusement à l'abri des dangers de la séduction et de la contagion du mauvais exemple.

Age sacré! printemps de la nature !

Vous avez vu l'univers sans défaut

Les Dieux sans foudres et les hommes sans maux!

Temps heureux de Rhée et de Saturne! Siècle d'Astrée ! Époque de l'innocence et de l'enfance du monde ! Si la douce image de l'âge d'or, qui de jour en jour devient plus fabuleuse, peut encore se retrouver quelque part, c'est dans ces lieux écartés du commerce des humains et parmi ces bons montagnards qu'il faut la chercher ! L'égoïsme qui est épidémique dans les plaines et les villes n'a point encore atteint ce voisinage du ciel ! Ceux qui habitent cette région aérienne paraissent avoir emprunté les affections douces et pures des anges.

*Spesso in poveri alberghi e in picciol tetti,
ne le calamitadi e nei disagi,
meglio s'aggiungon d'amicizia i petti,
che fra ricchezze invidiose et agi
de le piene d'insidie e di sospetti
corti regali e splendidi palagi,
ove la caritade è in tutto estinta,
né si vede amicizia, se non finta.*

Souvent dans les pauvres demeures et sous le toit
des petits,
au milieu des calamités et des disgrâces,
les âmes se lient plus étroitement d'amitié
qu'au sein des cours et des palais splendides,
d'où les richesses envieuses et les intrigues pleines
d'embûches et de soupçons
ont complètement banni la charité,
et où l'on ne voit jamais qu'amitié feinte.

Arioste, Orlando Furioso, Canto 44

La connaissance une fois faite avec ces bons villageois, la cordialité et une gaieté vive, franche et même, si l'on veut, un peu bruyante, égayèrent le bon dîner qu'on nous prépara. De l'excellent jambon, des œufs frais, de la crème exquise et de bons fruits apportés de la plaine firent le fond et les accessoires du festin. Les fruits ne mûrissent point sur ces hauteurs où l'air est aussi froid que le cœur est chaud.

Après ce repas champêtre, dont l'appétit général fit parfaitement les honneurs, nous nous plaçâmes devant la grande cheminée de la cuisine, où brûlait un feu d'enfer, pour sécher nos hardes, et qui ne contribua pas moins à nous réconforter. Rien ne délasse comme un bon feu après un bon dîner.

A la fin de cet entr'acte nutritif et dessicatif, nous nous dé travestîmes et, revêtus de notre ancien costume, nous prîmes congé par quelques tendres accolades de nos belles nymphes, faites pour remplacer les houris de Mahomet en cas de vacature, et avec force serrements

de main, nous comblâmes d'un myriagramme de remerciements le bon papa Simon et toute sa famille, sans oublier, in petto, un sincère compliment au vieil Océan d'avoir bien voulu se retirer discrètement dans les gouffres de la terre pour laisser à sec l'heureux plateau de Cerni-Villiers où nous venions de recevoir une si excellente réception .

x. DÉSENCHANTEMENT

Tel était l'état paisible et florissant d'Arlesheim et ses environs en 1789, lors de mon premier passage. C'est à cette époque que j'ai fait tracer la plupart des dessins qui accompagnent cet itinéraire. Tout a changé de face depuis cet heureux temps !

En 1792, l'Evêché de Bâle a passé en grande partie au pouvoir des Français, commandés par le général Custines. Le Prince-Évêque de Roggenbach, dans un moment de vertige prit le parti imprudent de se séparer du Corps Helvétique, en introduisant des troupes étrangères dans ses Etats. Un chanoine fut secrètement dépêché à Vienne pour demander un secours aussi dangereux qu'impuissant. Les troupes autrichiennes, au nombre de sept à huit cents hommes, entrèrent précipitamment dans ce pays, pour en sortir plus vite encore à l'approche des Français à qui cette fausse démarche fournit un prétexte spécieux pour envahir la partie de l'Evêché qui n'avait pas de combourgeoisie avec les Cantons.

Si mieux avisés, le Prince-Évêque et ses conseillers se fussent modestement rangés sous le chapeau de Guillaume Tell, au lieu de se réfugier sous les ailes de l'aigle Impérial, peut-être l'Evêché n'aurait-t-il pas changé de maître !

En parcourant une seconde fois, en 1796², un pays

2 La rédaction du livre s'étend de 1789 à 1798.

dont les sites intéressants avaient laissé des traces si agréables dans ma mémoire, jugez de ma triste surprise en trouvant la maison du chanoine hospitalier qui m'avait si bien reçu, occupée par un Israélite enrichi de ses dépouilles ecclésiastiques ! Les autres habitations de Messieurs les Chanoines avaient subi une métamorphose à peu près pareille. L'une servait de douane, l'autre de magasin à foin, la troisième de corps de garde, et ainsi du reste. L'église, où les sans-culotte avaient placé un bonnet de jacobin sur l'autel en forçant les passants à le saluer d'une génuflexion, était encore sur pied, mais réservée au besoin à servir d'infirmerie ou d'écurie. Le château de Birseck, excepté la chapelle, miraculeusement conservée, avait été presque entièrement incendié par les nouveaux venus qui fouillèrent partout avec des flambeaux dans l'espoir de trouver des trésors cachés dans les caves ou souterrains.

Mais ce qui m'a le plus vivement affecté, c'est la ruine complète de cette belle solitude que j'avais si fort admirée sept ans auparavant. Il n'y avait non plus de traces de son jardin, que de ceux de Semiramis. Ce que les Huns et les Visigoths auraient épargné a été détruit en pure perte par la nation la plus civilisée de l'Europe. Un tremblement de terre n'aurait pas pu bouleverser mieux de fond en comble cet heureux coin de terre ! En vertu d'un décret de la République française, les débris de Birseck et tout ce qui restait sur pied de la solitude d'Arlesheim, furent vendus en masse à un vandale alsacien. Pour tirer parti de son achat, l'acquéreur se

hâta d'arracher planches, poutres, stalles, bustes, et d'abattre l'auteur de cette chapelle si miraculeusement échappée à la première conflagration du château. Miracle stérile par conséquent, et qui ne fit que reculer de quelque temps la destruction totale de ce saint lieu. Les arbres du jardin furent coupés rez-pied, le chèvrefeuille, les roses, les jasmins disparurent, les plantes exotiques furent arrachées, les petits ponts, les escaliers détruits, l'autel des dieux mânes renversé, la grotte du Destin changée en cuisine, le bon saint Henri, patron du lieu, mis en fagots pour la chauffer, et la cascade du monument de Gessner – employée à laver les écuelles des soldats français.

Bibliographie

...